

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE
PARAISANT TOUS LES MOIS

SOMMAIRE

		Pages.
M. MARCOU	L'échec du pacte balkanique	101
D ^r ANDRÉ BRUNEL	Troubadours kurdes.....	129
ÉTIENNE DRIOTON	Le temple égyptien	132
ARSÈNE JERGATH	Suite à la « Sonate à Haïgouche »	144
ANDRÉ JOURNIAC.....	Le problème de l'artisanat.....	146
D ^r LOTTE	Le monde merveilleux des araignées (<i>fin</i>)...	151
BERNARD DES ESSARDS ...	L'entrée de la Toscane dans l'Unité ita- lienne (<i>fin</i>).....	169



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LE NOUVEAU
PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ

ÉDITION 1942

Ainsi que les dernières éditions françaises

SONT EN VENTE A LA

LIBRAIRIE HACHETTE

(AU PAPYRUS)

Fournisseur Breveté de S. M. Le Roi

10, RUE ADLY PACHA

(EX-MAGHRABY)

TÉLÉPHONE 54682

R. C. 96

Aux éditions de la R. D. C.

BIR HAKIM

- Récit d'un correspondant de guerre relatant les combats de mai-juin 1942, précédé d'une lettre autographe du général Koenig.
- Brochure ornée de 41 photographies prises sur le champ de bataille, accompagnée de deux cartes, ainsi que de la reproduction photographique d'une lettre du général Rommel.
- Volume de grand format sur beau papier couché.

UN DOCUMENT HISTORIQUE COMPLET

Retenez votre exemplaire chez votre libraire

ou aux Bureaux du Comité National Français

Prix de l'édition ordinaire P.T. 18
— reliée — 35

Un nombre très limité d'exemplaires seront reliés
Prière de les réserver à la librairie Hachette (Au Papyrus)

BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

L'ÉCHEC DU PACTE BALKANIQUE.

L'idée d'une collaboration entre les États balkaniques n'est pas récente. Depuis la conquête de la péninsule d'Énos par les Turcs, des apôtres nationaux avaient toujours proclamé dans les pays asservis que leur libération ne serait possible que par l'entente et la concorde.

Au XVIII^e siècle, Rigas Ferréos invitait les Grecs, Bulgares, Serbes, Albanais et, en général, tous les peuples soumis à l'autorité du Sultan, à la révolte pour obtenir leur indépendance. L'appel avait donné ses fruits par la révolution des Grecs en 1821. Plus tard, la Roumanie et la Bulgarie avaient rédigé des propositions, mais leurs aspirations ne se réalisèrent pas. En fait, aucun mouvement n'eut lieu jusqu'en 1891 : c'est alors que Tricoupis conçut l'idée de l'union des peuples balkaniques contre l'Empire ottoman, malgré les stipulations du traité de Berlin de 1878, qui semblait devoir mettre fin à toute revendication.

Les rivalités entre les Grandes Puissances en vue d'une domination sur les Balkans fut nuisible au sort de chaque nation, de sorte que les peuples balkaniques ne devaient plus attendre que d'eux-mêmes une amélioration de leur sort. Tricoupis avait déployé des efforts considérables pour aplanir les différends existant entre les Serbes et les Bulgares, et il

avait proposé un accord collectif touchant les questions macédoniennes. Ce projet avait échoué, car chacun des pays, avec des prétextes tirés de l'histoire, prétendait s'assurer l'hégémonie ; chacun d'eux se proclamait le successeur de la Porte ottomane et tenait à se trouver à la tête d'un nouvel « Empire balkanique ».

En 1908, les jeunes Turcs avaient promis qu'il n'y aurait plus aucune distinction entre Turcs, Bulgares, Roumains, Serbes et Albanais, et que Musulmans, Chrétiens ou Juifs vivraient désormais en pleine fraternité sur tout l'ensemble du territoire turc. Mais à cette date encore, les faits se révélèrent plus cruels que les intentions.

En 1910, l'Autriche-Hongrie avait proposé la constitution, sous sa protection, des « État-Unis danubiens », englobant les nations balkaniques, sauf la Turquie. Cette proposition était tentante. Il est hors de doute que l'Autriche-Hongrie, ayant annexé en 1908 la Bosnie et l'Herzégovine, avait cru le moment propice à une extension vers le sud. D'autre part, la Russie, tutrice de la Serbie, restait l'obstacle principal à l'extension du germanisme. La Triple Entente avait donc réagi en employant la diplomatie serbe : elle tâcha de former une fédération balkanique comprenant la Turquie. Une première rencontre eut lieu sans résultats appréciables ; toutefois, elle prouva que les Puissances européennes comptaient utiliser les Balkans comme pions sur l'échiquier de leur politique internationale.

En attendant, les jeunes Turcs, qui s'efforçaient d'assimiler tous les habitants de leur Empire, accumulaient les embûches sur le plan extérieur. Ils accusaient la Grèce de soutenir la révolte crétoise et lui reprochaient d'avoir permis à un Crétois de devenir son premier ministre. Un boycottage acharné des produits grecs s'ensuivit et, pendant quelques mois, le danger d'une invasion de la Grèce parut imminent. Il était évident qu'un pareil conflit allait mettre en danger les autres

États balkaniques, la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro. Le péril était tellement menaçant que Vénizélos, croyant fermement que l'union des Balkans seuls, — et non l'appui des Puissances, — pourrait les sauver, déploya son zèle à éliminer les antagonismes et les méfiances qui subsistaient dans la péninsule. Les intérêts politiques, financiers et géographiques concordaient ; pourtant la pierre d'achoppement restait la Macédoine, que les Bulgares revendiquaient avec autant d'âpreté que les Serbes et les Grecs.

Les relations gréco-roumaines, rompues depuis 1905, avaient repris en 1911. L'été de la même année vit les étudiants bulgares visiter Athènes et ainsi Vénizélos eut l'occasion de proposer aux Bulgares une alliance contre toute agression. Un Anglais, jouissant de la confiance des deux parties, servit d'intermédiaire, et après des préliminaires laborieux, le terrain fut préparé de sorte que le 2 février 1912, le Diadoque de Grèce visita Sofia à l'occasion de la majorité du prince Boris.

Lorsque la guerre italo-turque de Libye avait éclaté en septembre 1911, le Monténégro avait soumis à ses partenaires un plan d'action commune des Balkans contre la Turquie, mais leur impréparation et l'absence d'un accord concret rendirent cette proposition irréalisable. Toutefois, à la suite des démarches du Ministre bulgare à Rome, Rizof, le premier Ghéchof s'était rencontré à Vienne avec le Roi de Monténégro pour discuter les conditions préliminaires d'un accord. Une autre rencontre suivit entre Ghéchof et le Premier serbe, Milanovitch, qui aboutit à l'Alliance serbo-bulgare, signée le 12 mars 1912. Elle établissait la part de chacune des parties en cas de victoire contre la Turquie. Le lendemain, 13 mars 1912, un accord supplémentaire, de caractère militaire, fut aussi signé. Il concernait la répartition des forces militaires en Macédoine, accord révisé par la suite le 28 septembre 1912 en vue de préciser l'activité éventuelle des

troupes bulgares en Thrace, des Serbes en Macédoine, sans toucher, toutefois, aux clauses politiques de partage.

Les deux États slaves hésitaient à s'allier à la Grèce, quoique celle-ci eût pris l'initiative des conversations, et ceci à cause de sa situation financière qui était précaire ; mais l'habileté de Vénizélos surmonta ces hésitations et, en mars 1912, le Ministre grec à Sofia, M. Panas, entama les pourparlers avec Ghéchof pour la conclusion d'une alliance. Le 29 mai, un accord fut signé à Sofia entre la Grèce et la Bulgarie stipulant une action militaire commune pour le maintien des droits de leurs nationaux dans l'Empire ottoman. Le 5 octobre, un accord additionnel fut signé entre la Serbie et le Monténégro, envisageant les mesures militaires à prendre par les deux États. Ainsi naquit, en grand secret, la *Ligue balkanique* : née pour protéger des intérêts communs contre une menace éventuelle de la Turquie, elle était devenue une alliance militaire. Or, la logique veut qu'une alliance conclue en vue d'une guerre, fasse éclater un conflit. Déjà, depuis l'été de 1912, des escarmouches avaient eu lieu avec les troupes turques à Monastir et en Albanie. Le 30 septembre, les quatre États formulèrent à la Sublime Porte leurs revendications tendant à l'application de l'article 23 du Traité de Berlin relatif aux réformes en Turquie. La Turquie, pour calmer ses adversaires, avait feint de prendre quelques mesures, mais, en fait, la première guerre balkanique était déjà commencée. Le Monténégro déclara la guerre à la Turquie le 8 octobre 1912 et, dans les dix jours suivants, les quatre alliés étaient en campagne. Leurs succès militaires n'étaient dus qu'à leur collaboration et, pour la première fois dans leur longue histoire, la concorde s'était réalisée dans la péninsule. Malheureusement, celle-ci fut de très courte durée, car la Bulgarie, se jugeant mal récompensée, avait déployé une activité intense afin de renverser le *statu quo* qui suivit la victoire commune, après s'être assurée que les conjonctures

européennes étaient propices à cause de la rivalité des Puissances.

En effet, pendant les travaux de démarcation des frontières dans la péninsule, la situation se présentait comme suit. L'Autriche, appuyée par l'Italie, insistait pour que la Serbie fût éliminée de l'Adriatique et que la Grèce limitât ses frontières nord-ouest en Épire, à peine jusqu'au cap Stylos, en face de Corfou. L'Autriche était décidée à ne pas permettre l'accès de l'influence russe à la mer Adriatique par le canal de la Serbie. Elle exigeait qu'un État albanais indépendant fût constitué, de sorte que la Serbie restât un État continental, sans débouché à la mer. Par ailleurs, elle prétendait que la Grèce se désistât de l'Épire du nord, pays indiscutablement grec. Très curieusement, Sir Edward Grey appuya les vues autrichiennes, quoique la Grande-Bretagne fût liée avec la Russie.

Ces rivalités avaient créé un tel chaos que la Bulgarie, encouragée, devint plus menaçante. La ligue militaire avait contraint Ghéchof à démissionner et Danef, membre influent du Comité macédonien, constitua le Gouvernement. La Grèce et la Serbie, devant l'intransigeance de la Bulgarie, et prévoyant une attaque brusquée, signèrent le 2 juin 1913 une alliance défensive. Le « coup d'état » du 29 juin à Salonique, provoqua la seconde guerre balkanique qui a précipité la dissolution de la Ligue balkanique et créé de nouvelles rivalités. La situation se résumait ainsi : la Serbie et la Grèce alliées, avec la Roumanie sympathisante ; la Bulgarie cherchait un appui en Turquie. La diplomatie européenne, devant cette situation, déploya une grande activité. La Russie craignait une entente germano-austro-bulgaro-turque, tandis que le gouvernement autrichien faisait tout son possible pour faire avorter la formation d'un bloc slave sur ses frontières.

Ainsi, la péninsule se trouva de nouveau divisée en deux camps et la guerre de 1914-1918 trouva les Balkans en

pleine discorde. Déjà la Bulgarie avait déclaré son amitié à la Turquie et, lorsque celle-ci se rallia au groupe des Puissances centrales, elle s'empessa de la suivre pour se trouver du côté opposé à celui qui accordait sa sympathie aux vues des autres États balkaniques.

Après la victoire alliée contre les Empires centraux, il était évident que la Bulgarie serait traitée selon l'attitude qu'elle avait adoptée : elle dut céder la Dobroudja à la Roumanie, une partie de la Macédoine à la Yougoslavie et la Macédoine orientale, avec la Thrace, à la Grèce. Naturellement, la Bulgarie n'allait pas accepter cette situation ; c'est pourquoi elle commença immédiatement à déployer une grande activité diplomatique, spécialement en Angleterre, pour obtenir une révision des clauses du traité de paix, avec l'aide des Puissances qui avaient tout intérêt à ne pas permettre l'accroissement de la Grèce et de la Yougoslavie. Lorsque plus tard, Stambouliski assumait le pouvoir, son premier souci fut de retirer son pays de l'isolement où il se trouvait et de renouer ses relations avec la Yougoslavie, dans le but éventuel d'unir tous les Slaves de l'Europe sud-orientale.

Le Comité macédonien, soutenu à l'étranger spécialement par l'Italie, et à l'intérieur par la Ligue militaire, combattit Stambouliski, qui fut assassiné le 9 juin 1923. Il faut souligner ici que la politique de Stambouliski visait à une alliance avec la Yougoslavie dans le but d'obtenir une extension territoriale aux dépens de la Grèce. Avec Tchangof à la tête du gouvernement, aidé par ses propres organisations qui pourchassaient les socialistes, les agraires et les communistes, les incidents de frontières reprirent. Des comitadjis, soutenus manifestement par le gouvernement bulgare, attaquaient les postes-frontière yougoslaves et grecs, tandis que leurs agents en Italie, Autriche, Yougoslavie et Tchécoslovaquie, assassinaient tous ceux qui étaient proscrits par le Comité. Cette situation avait créé une menace sérieuse contre la paix des

Balkans, menace à laquelle Genève voulut faire face par la création, sous ses auspices, de la Commission mixte gréco-bulgare pour l'échange des populations. Une période de calme relatif s'ensuivit et le 1^{er} mars 1927, le gouvernement grec de coalition signa une Convention commerciale avec la Bulgarie, signe précurseur d'une amélioration des relations entre les deux États. Plus tard, lorsque Vénizélos assumait de nouveau le pouvoir en Grèce, il déploya une activité remarquable dans le but de consolider cette conciliation. Le 28 septembre 1928, un traité d'amitié fut signé entre la Grèce et l'Italie ; le 11 octobre de la même année, un autre accord fut signé entre la Grèce et la Yougoslavie pour la régularisation des différends existant entre les deux pays, suivi en mars 1929, d'un traité d'amitié. Les relations diplomatiques avec Sofia avaient repris et en novembre 1928 un autre traité encore fut signé avec l'Albanie.

A la suite de tous ces accords, on espérait une pleine et entière pacification des Balkans. Par ailleurs, les pourparlers de la Grèce avec la Turquie avaient abouti à la signature d'un accord préliminaire le 10 juin 1936 et, en octobre de la même année, un traité d'amitié et d'échanges commerciaux fut conclu entre ces deux États. Enfin, le Pacte balkanique conclu, on avait cru qu'il servirait à mettre fin aux désaccords qui sévissaient.

*
* * *

En Roumanie, la compétition entre la France et l'Allemagne pour asseoir leur influence fut plus âpre que dans tout autre pays balkanique. D'une part, le groupe francophile, à la tête duquel se trouvait le Ministre des Affaires étrangères, Titulescu, et, d'autre part, les organisations fascistes de la droite avec les Allemands du Banat. Avant 1933, la propagande nazie était faite plutôt spasmodiquement et sans programme

arrêté, parmi les nombreuses populations allemandes du Banat et de la Bessarabie du Sud. Depuis, les Allemands avaient fondé leur parti national-socialiste sous le commandement de Fritz Fabricius, un officier de réserve. Munie d'une abondante somme d'argent, cette nouvelle organisation se présentait comme la force la plus importante des Allemands en Roumanie, tandis que son chef Fabricius se faisait reconnaître officiellement comme « Landsobermann ». L'évolution rapide et sans accroc de cette organisation avait alerté le gouvernement français qui exerça une certaine pression sur Titulescu en lui demandant de restreindre ses activités. En attendant, un plébiscite fut organisé pour les Allemands de Roumanie afin de se prononcer en faveur ou contre le « Hermannstadt ». Ce plébiscite devait avoir lieu en février 1936 mais, quelques jours avant cette date, le gouvernement l'interdit comme illégal et constituant une menace contre l'intégrité du pays. Parallèlement à l'extension du nazisme parmi les Allemands de Roumanie, Rosenberg étendait ses activités parmi les partis de droite roumains, car il était évident qu'aucun résultat sérieux ne pouvait être escompté si l'action nazie se limitait seulement aux résidents allemands. La situation politique intérieure, le choc entre les théories démocratique et totalitaire, l'antisémitisme héréditaire, plus accentué en Roumanie que dans tout autre pays d'Europe, et la crainte soulevée par les armements intensifs des Grandes Puissances, ont été les meilleurs ferments de la propagande allemande en Roumanie. Les agents d'Hitler avaient réussi à concilier les partis nationaux intransigeants. Le 28 août 1935, un accord intervint entre l'ancien parti antisémite, le « Parti Chrétien National », dirigé par le professeur Cuza, et le parti fasciste agraire, le « Parti des Agriculteurs » d'Octave Goga. En même temps, grâce à l'influence nazie, la « Garde de Fer » qui avait été dissoute à la suite de l'assassinat du Président Duca en 1933, fut reconstituée dans l'été de 1935; le général

Cantacouzinos, co-fondateur avec Codréanu de la « Garde de Fer », reprit ses activités avec le slogan : « Tout pour la Patrie ».

Outre les partis précédents, il y avait aussi des petits groupements fascistes, d'une force douteuse, soumis à l'autorité respective de G. Brătianu, du général Averescu et de Michel Manoilescu. En effet, à part les groupes Cuza-Goga et la nouvelle « Garde de Fer », — dont les membres comptaient surtout parmi les étudiants et les habitants de Moldavie, de Bukovine et de Bessarabie, pays d'origine de la plupart des officiers, — ces autres partis se trouvaient en lutte continuelle et féroce. L'attitude passive du gouvernement libéral devant cet état chaotique est sans excuse, car il n'avait pris aucune mesure contre la menace fasciste qui était plus qu'évidente.

Le Président Tatarescu, dans son discours prononcé le 23 avril 1936 à l'occasion de l'inauguration du monument de Duca, déclara qu'un abîme séparait le parti libéral des méthodes et principes du parti de l'extrême droite, et suggéra que seule une politique d'entente serait possible dans un pays dont les minorités représentaient le quart de la population.

Entre-temps, Berlin continuait ses efforts pour amener les partis de droite à une conciliation et provoquer des contacts plus intimes entre les résidents allemands et les partis fascistes. A cet effet, il avait financé plusieurs périodiques, et soudain plus de cent journaux et revues se vouèrent à la propagande contre les juifs. Mihalake, leader du parti antifasciste national des paysans, parlant pendant la manifestation organisée le 31 mai 1936 à Bucarest, avait affirmé avoir des preuves que ces organes étaient subventionnés par l'Allemagne. Il avait accusé le gouvernement d'avoir une politique extérieure sans énergie et de montrer une tolérance démesurée à l'encontre des organisations fascistes. Depuis cette date-là, le nombre des journaux à la solde de l'Allemagne

augmenta énormément. En juin 1936, à la suite d'une polémique entre le journal démocratique *Dimineata* et le fasciste *Universul*, le premier avait dévoilé que les bureaux de Rosenberg dépensaient 200 millions de lei par an pour la propagande allemande en Roumanie.

Pendant que le roi Carol, de retour des funérailles du roi Georges à Londres, restait à Paris en conversations avec le gouvernement français, Georges Bratiano se trouvait, lui, à Berlin où il rencontrait Goering qui lui donna l'assurance que l'Allemagne ne soutiendrait pas les revendications hongroises pour la revision des frontières. Toutefois, quelque temps après, l'Allemagne refusa de faire une déclaration officielle en ce sens, « ne voulant pas envenimer les relations germano-hongroises ».

Goga, fasciste notoire, ayant visité l'Allemagne quelques mois plus tard à la suite d'une invitation et aux frais de l'Axe, avait répété les « affirmations catégoriques » de l'Allemagne, soutenant que cette dernière n'aiderait aucun mouvement tendant à la revision des frontières. Nonobstant cette allégation, lorsque l'organe nazi officiel *Volkischer Beobachter* voulut publier les déclarations de Goga à ce sujet, la censure allemande supprima le passage relatif aux « affirmations ».

La base de la politique extérieure de la Roumanie était bien le maintien des frontières qui résultèrent de la guerre de 1914. A cet effet elle collabora avec tous ceux qui étaient contre la revision des traités, avec la France, la Pologne, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie. Cette politique fut rigoureusement suivie par Titulescu qui était la personnification de l'attachement de la Roumanie à la politique française. Néanmoins, les armements énormes de l'Allemagne et la victoire du Front Populaire en France ont été les éléments principaux qui amenèrent le gouvernement libéral de Tatarescu à adopter une politique plus ou moins germanophile.

Dans la coulisse, certaine clique militaire et l'État-Major général tenaient les fils de la politique roumaine et réagissaient rageusement contre toute tentative de rapprochement soviéto-roumain, poursuivant plutôt une entente avec l'Allemagne, l'Italie et la Pologne. Ainsi, lorsque Titulescu tâcha de conclure un accord entre son pays et les Soviets, il fut immédiatement éloigné du pouvoir.

La Roumanie avait quadruplé ses achats en matériel de guerre. Des armes et des munitions françaises étaient importées et l'État-Major général roumain continuait toujours à collaborer officiellement avec la France, la Pologne et la Petite-Entente. Mais, malgré cela, la Roumanie se trouvait plus que jamais éloignée de la France depuis la Grande Guerre, de sorte que le seul obstacle à la collaboration roumano-allemande n'était que l'appui secret des revendications hongroises par cette même Allemagne.

Avec l'Italie, les relations étaient quelque peu tendues à la suite de l'attitude provocatrice de Mussolini qui, dans un discours à Milan, avait fait allusion aux armements hongrois. Plus tard, les partis fascistes essayèrent d'atténuer l'effet produit par ce discours, en prétendant que le Duce n'avait pas l'intention de soulever des revendications territoriales. Le général Averescu chaleureusement appuyé par Goga, s'attaqua à la France en l'accusant d'avoir trahi la Roumanie par son accord avec les Soviets. Il incriminait en même temps Titulescu, ami de la France, qui, par ses contacts avec les Soviets, avait affecté les relations cordiales que le gouvernement Averescu avait réussi à assurer par les accords de non-agression avec l'Italie et la Pologne. Dernier grief : il prétendait que Titulescu avait appuyé les demandes de la Turquie, relatives à la refortification des Dardanelles, « contre les intérêts de son propre pays » : seule, l'Angleterre avait soutenu les droits de la Roumanie.

Toutes ces accusations fascistes pouvaient être purement fantaisistes au point de vue politique, mais elles étaient suffisantes pour démontrer l'étendue des efforts déployés. Toutefois, et quels qu'aient été les besoins du moment, la base de la politique roumaine continuait à être la même, soit : « le maintien du *statu quo* des frontières devait régir toutes les activités de la Roumanie ». Au cas où l'Allemagne serait disposée à s'opposer aux revendications de la Hongrie, sa propagande était vouée à un plein succès, puisqu'en fait, la tolérance, et même l'appui, que le gouvernement octroyait aux partis hitlériens « National-Chrétien » de Cuza-Goga et à la « Garde de Fer » de Codréanu, avaient miné l'indépendance de la Roumanie.

La loi martiale était en vigueur depuis l'assassinat de Duca. L'intention principale était la protection du pays contre les organisations terroristes de la droite ; mais, tandis que les assassins étaient laissés en liberté et que les organisations nazies continuaient leur propagande, sans être nullement molestées, la loi s'appliquait avec rigueur contre les communistes, les socialistes et les pacifistes. En novembre et décembre 1936, la « Siguranza » (Sûreté générale) avait arrêté plus de 1000 personnes, dont plusieurs femmes, vieillards et enfants. Tous étaient accusés d'être communistes. Les Cours martiales, dans tout le pays, ne perdaient pas de temps. Tous ceux qui ne voulaient pas devenir fascistes étaient considérés comme communistes. Lorsqu'en juillet 1936, après une condamnation très sévère de la dame Anna Pauker et de J. Kolfe, les journaux républicains *Dimineata* et *Adeverul* avaient déclenché une polémique contre le gouvernement, le journal nazi *Universul* répondit en organisant des bandes d'étudiants appartenant à la « Garde de Fer » qui, parcourant les rues, arrachaient les journaux des mains des vendeurs, les brûlaient en pleine rue ou détruisaient leurs envois par camions à l'intérieur du pays. D'autres groupes avaient attaqué les bureaux de ces

deux journaux et ils en auraient détruit totalement les locaux si la police, renforcée par des détachements de l'armée, n'était intervenue. Le gouvernement ne s'est pas seulement abstenu de rechercher les coupables, mais il a obligé les propriétaires de ces journaux à les transférer à d'autres mains, afin d'assurer leur transformation en organes fascistes.

Lorsque la « Garde de Fer » ne profita plus de l'appui officiel, elle fut remplacée par les « Strajeri » (gardes) qui s'engageaient sous serment de n'adhérer à aucun parti. Toute cette jeunesse, au nombre d'environ un million, reçut une éducation militaire et devint un adversaire sérieux de la « Garde de Fer » qui, à son tour, commença à montrer son mécontentement envers le régime, comme soutien du parti fasciste.

Entre temps, l'Allemagne, tout en aidant ses agents dans le pays pour l'accomplissement de leurs différentes besognes, commença à se faufiler dans la vie commerciale et financière. En 1936 elle acheta 600.000 tonnes de pétrole, se réservant ainsi la première place sur le marché roumain. Ensuite, par des manœuvres financières, elle réussit à contrôler plusieurs entreprises, et notamment les mines de cuivre et d'argent, en Transylvanie.

Toutefois, la politique officielle du pays ne pouvait pas encore suivre une directive germanophile parce que ses armements et fournitures militaires dépendaient de la France et de la Tchécoslovaquie. D'autre part, la France ne restait pas inactive. En février 1936, un accord fut signé régularisant les dettes de la Roumanie et impliquant de nouvelles commandes de matériel de guerre. La France aussi achetait 750.000 tonnes de pétrole par an. Pourtant, aussitôt après la chute du Cabinet Titulescu, la politique extérieure du pays tomba dans l'indécision. Le rapprochement avec les Soviets fut abandonné, et l'influence nazie s'accrut ; la Roumanie

accepta de participer au plan d'une alliance avec la Tchécoslovaquie, avec le consentement de l'Allemagne.

La guerre de 1939 trouve la Roumanie dans une position équivoque, du moins en apparence. Mais elle ne tarda pas à céder définitivement aux exigences de l'Axe. Elle permit aux troupes allemandes de traverser le pays pour attaquer les Alliés et graduellement elle subit l'occupation totale. Finalement, elle se bat contre les Russes aux côtés des nazis et s'est définitivement attachée au sort de l'Allemagne.

*
* *

La diplomatie italienne a été toujours contraire à la création d'une Grèce forte et, malgré le fait que des Italiens philhellènes combattirent pour son indépendance, l'État officiel s'est toujours opposé à toute velléité des Grandes Puissances tendant à l'extension des frontières grecques.

Lorsqu'après la guerre russo-turque, en 1877, on discutait les clauses du Traité de Berlin, l'Italie, par la bouche de son Premier ministre, Crispi, réagit de toutes ses forces contre l'accord gréco-turc prévu par le Protocole n° 13 du Traité; et lorsque les Albanais soumirent au Gouvernement britannique un mémorandum par lequel ils demandaient leur autonomie et leur union fédérale avec la Grèce, la diplomatie italienne se présenta arbitrairement comme tutrice des Albanais et réussit à convaincre l'« Union albanaise » qu'elle ne devait pas demander une entente avec la Grèce car, si les revendications de cette dernière étaient satisfaites, elles nuiraient aux revendications territoriales de l'Albanie. Et, pour donner plus de validité aux demandes albanaises, Crispi plaida au nom de tous les Albanais vivant à l'étranger.

Pendant la conférence de Berlin de 1880, le premier ministre britannique, Gladstone, avait obtenu une extension des frontières grecques en Thessalie et en Épire, mais à la suite

de la réaction du Sultan, soutenu par l'Italie, la nouvelle conférence de 1891 limita ces frontières, au nord, à une ligne allant d'Arta à Tempi, laissant Ellassona à l'Empire ottoman.

Lorsqu'en 1885, la Bulgarie, par un « coup d'état » avait annexé la Roumélie orientale, la Grèce protesta en demandant la protection de ses sujets dans cette région et mobilisa, pour appuyer ses justes demandes par les armes. L'Italie mit alors en action la Triple-Alliance contre la Grèce et au début de 1886, le blocus de la Grèce fut imposé. Cette mesure injuste dura jusqu'au mois de mai de la même année, et la Grèce dut céder devant la force et accepter le fait accompli. En 1911, l'Italie occupa les îles du Dodécanèse et, contrairement à tous les accords et engagements officiels, continue à les occuper jusqu'à ce jour. Pendant la guerre de 1912, elle organisa une révolte des chefs de tribus albanaises et, avec l'appui de l'Autriche — qui voulait à tout prix éviter l'accès de la Serbie à l'Adriatique — réussit à faire reconnaître par l'Europe l'autonomie de l'Albanie. Elle déploya tous ses efforts pour accorder à ce nouvel État le plus de territoire possible aux dépens de la Serbie et de la Grèce. Ainsi, les villes de Premeti, Koritsa et Argyrocastro furent annexées à l'Albanie, mais l'Italie n'étant pas satisfaite, désirait que Yanina aussi subisse le même sort. En février 1913, les troupes helléniques avancèrent pour occuper l'Épire du nord ; l'Italie et l'Autriche réagirent très énergiquement, et la première concentra des troupes à Tarente pour les diriger sur Vallona. Devant cette attitude, la France et l'Angleterre n'étant pas prêtes pour faire face à une guerre éventuelle en Europe, durent céder et, en juin 1913, l'indépendance de l'Albanie fut reconnue ; un mois plus tard, un protocole fut signé à Londres approuvant l'envoi d'une commission pour la délimitation des frontières. Le représentant de l'Italie, aidé par celui de l'Autriche, réussit à imposer le point de vue de son gouvernement, et des régions purement helléniques, telles que

Chimara, Delvinon, Koritza, Argyrocastro, furent détachées de la Grèce. C'est ainsi que les desseins de l'Italie pour se faufiler dans les Balkans par l'Albanie eurent leur premier succès.

Pendant la guerre européenne, la première action de l'Italie fut l'occupation de Vallona, sous prétexte de sa sécurité dans l'Adriatique. Ensuite, elle occupa l'Épire du nord et Yanina « pour sauvegarder les Alliés du côté sud » ; et pendant la période des difficultés de la Grèce en 1915-1916 elle profita de la situation. Elle fut la première à adhérer aux mesures prises pour le désarmement de la Grèce et tandis qu'elle jouait le rôle d'amie et incitait la Grèce à l'intransigeance envers les Alliés, elle se préparait à l'envahir jusqu'à la région du Pinde. Le départ, en mai 1917, du roi Constantin et l'avènement en Grèce d'un gouvernement pro-allié, avaient renversé les projets de l'Italie dans les Balkans ; mais elle ne désespéra pas. Plus tard, lors des difficultés de la Grèce en Asie Mineure, en 1920-1922, elle aida la Turquie, en lui fournissant des armes et du matériel de guerre, et procéda à un débarquement à Scala Nuova. Après le désastre grec, elle dut retirer ses troupes, mais reçut en compensation, par le Traité de Lausanne de 1923, le Dodécanèse, des concessions commerciales en Asie Mineure et l'annexion définitive de l'Épire du nord à sa protégée, l'Albanie, qu'elle comptait toujours utiliser comme point de départ pour ses projets dans la péninsule balkanique.

Lorsqu'à la suite des activités énergiques de Vénizélos et de Tsaldaris, différents accords furent signés (1928-1930) avec les autres États balkaniques, accords qui furent suivis de près par le Pacte balkanique comme couronnement de leurs efforts, ce fut l'Italie qui réagit avec une fébrile activité et déploya tous les moyens pour faire avorter tout mouvement tendant à rapprocher les États des Balkans entre eux. C'est ainsi qu'elle a usé de toute son influence sur l'Albanie et la

Bulgarie, au point que ces dernières ne consentirent jamais à adhérer au Pacte.

Cette politique de l'Italie, aidée par la propagande allemande exercée dans d'autres pays balkaniques, donna naissance aux dissidences intérieures des Balkans, à leur isolement stupide et, finalement, à la faillite du Pacte.

*
* *

On sait que le but du Pacte était de sauvegarder les frontières des Pays balkaniques ; il consistait dans une sorte d'alliance défensive entre la Grèce, la Turquie, la Roumanie et la Yougoslavie pour le maintien des clauses : 1° du Traité de Neuilly qui établissait les frontières de la Bulgarie ; 2° du Traité de Lausanne qui fixait les frontières gréco-turques de Thrace, et enfin 3° du Protocole de Paris qui définissait les limites de l'Albanie. Les clauses du Pacte ne précisaient pas l'étendue des obligations de chacune des parties contractantes. Deux des États signataires, la Roumanie et la Yougoslavie, étaient en même temps membres de la Petite-Entente et avaient déjà assumé des engagements relatifs à l'Europe Centrale et Orientale. Leur participation au Pacte balkanique pouvait signifier qu'ils voulaient maintenir le *statu quo* dans les Balkans contre les réclamations éventuelles de la Bulgarie pour une revision des Traités et des rectifications de frontières, ou bien, que les deux États envisageaient leur participation au Pacte balkanique comme une sorte de garantie additionnelle de leurs frontières du sud, ce qui leur permettrait une plus grande liberté d'action en Europe Centrale.

La réponse à ces deux questions devient difficile, car aucune déclaration n'a jamais été formulée. Le Pacte était de caractère purement militaire et ne comprenait aucune clause politique. Par conséquent, dès le début, il était évident que ce Pacte ne pourrait garantir la paix dans la péninsule, ni supprimer

le jeu des influences étrangères dans cette région. La situation politique en Europe pendant cette période, l'appui donné par l'Italie aux revendications bulgares et l'attitude de l'Albanie encouragée encore par l'Italie, permettaient de douter de l'efficacité du Pacte, notamment à cause de l'intransigeance de la Bulgarie. En vain, le Premier roumain, Titulescu, avait visité Sofia ; en vain l'accord économique Molof-Cafandari et ensuite l'entrevue Tsaldaris-Mouchanof avaient eu lieu. La Bulgarie était mécontente de l'alliance gréco-turque, qu'elle considérait dirigée contre elle, malgré toutes les assurances fournies par Ismet Ineunu et Tewfik Rushdi Aras en vue d'apaiser ses craintes.

Par ailleurs, la France avait exercé une pression sur la Bulgarie pour aplanir ses litiges avec la Yougoslavie. Un rapprochement fut impossible par suite des intrigues de l'Italie qui encourageait l'obstination bulgare en lui rappelant que la Ligue balkanique avait frustré la Bulgarie de ses meilleurs départements.

Aussitôt après la conclusion du Pacte, les signataires se sont donc trouvés en butte à des difficultés, du fait que la Bulgarie et l'Albanie n'y participaient pas.

On a prétendu que les signataires du Pacte n'avaient pas énormément insisté pour amener la Bulgarie et l'Albanie à y adhérer. Dans ce cas, on pourrait rechercher le motif de leur empressement à se lier par un accord. La crainte d'une attaque bulgare ? Elle n'était pas réelle. Le danger d'une expansion germanique ? L'hitlérisme n'existait que depuis à peine un an et par conséquent n'avait pas l'autorité voulue. Peut-être la menace italienne ? Mais ces prétentions ne gênaient alors que la Yougoslavie, qui, dans ce cas, pouvait se baser sur la Petite-Entente. Par ailleurs, la Grèce avait refusé toute alliance qui l'aurait entraînée à une guerre contre l'Italie. Cette dernière, d'accord avec la Hongrie, voyait d'un œil inamical toute alliance ne comprenant pas la Bulgarie et l'Albanie.

Les gouvernements d'Athènes et d'Ankara furent troublés par l'amélioration apparente des relations entre Sofia et Belgrade. D'autre part, Titulescu exerça toute son influence sur la Yougoslavie pour la signature immédiate du Pacte, tandis que la France, considérant que cette nouvelle alliance servirait à sa politique générale en Europe, avait aussi pesé sur la décision de la Yougoslavie et l'avait forcée à signer.

Le but du Pacte était donc le maintien d'une paix durable dans la péninsule balkanique et l'élimination de l'intervention des puissances étrangères. L'absence de la Bulgarie et de l'Albanie annihilait le premier but et partout laissait prévoir le retour des anciennes intrigues des États occidentaux. D'ailleurs, un désaccord surgit entre les parties contractantes au sujet de la durée du Pacte. La Roumanie avait proposé dix ans, la Yougoslavie cinq ans, ensuite l'on avait proposé sept ans et, en conclusion, aucun délai n'avait été stipulé, la porte ayant été laissée ouverte pour la dénonciation éventuelle du Pacte. C'était bien l'indice d'un désaccord général, qui laissait envisager des divergences de vues sur le fond.

La Turquie et la Grèce pensaient à la sécurité de la mer Égée vis-à-vis de toute pression exercée du Nord. La Roumanie, malgré ses attaches avec la Yougoslavie, considérait ses frontières du Sud comme sûres tant qu'il y aurait un désaccord entre la Bulgarie et la Yougoslavie. Enfin, comme écrivait le *Times* du 10 février 1934, « pour tous ces pays le Pacte avait comme caractéristique commune de mettre un frein à toute tentative de réconciliation de ces deux pays slaves ». Ceux qui réclamaient la révision des Traités, la Bulgarie, la Hongrie, l'Autriche et l'Italie, n'ont vu dans ce Pacte qu'un groupe d'États satisfaits qui prétendaient interdire toute tentative de révision territoriale. Ainsi, nous voyons le général Gombos critiqué à la Chambre hongroise,

parce qu'il n'avait pas pu empêcher le Pacte, de même que toute la presse italienne attaqua fortement la Yougoslavie comme « coupable de préparer l'incendie de l'Europe ».

La Grande-Bretagne, la France et les Soviets reconnurent le Pacte. La Hongrie et l'Italie, officiellement, firent de même, mais sans bonne volonté. La Bulgarie considéra le Pacte comme un instrument d'encerclement ennemi qui pouvait l'obliger le cas échéant à renoncer à certains droits que lui assuraient les anciens Traités de paix. Mais la plus grande réaction contre le Pacte se produisit à l'intérieur même des pays signataires. En Roumanie, il fut considéré par l'opposition comme une menace contre la paix de la Roumanie et de l'Europe. Le professeur Jorga accusa Titulescu d'être un agent aveugle de l'impérialisme français. En Grèce, Vénizélos et ses partisans y virent un danger pouvant entraîner la Grèce dans une guerre contre les Grandes Puissances et particulièrement contre l'Italie. Le Comité macédonien estima que ce pacte portait un coup fatal à ses visées sur la Macédoine, et renforça son activité terroriste même au delà des frontières grecques et yougoslaves. L'organisation croate *Oustachi*, appuyée par Rome et Bucarest, élaborait un programme de terrorisme, accompagné d'une propagande intense en Yougoslavie. L'Italie fasciste et l'Allemagne étaient littéralement furieuses, du moins si nous prenons en considération tout ce que la presse écrivait. Le *Giornale d'Italia* prétendait que les quatre États signataires du Pacte avaient commis une erreur insurmontable. La Grèce croyait, à tort, qu'elle aurait l'assentiment de l'Italie qui, à son tour, aurait convaincu la Bulgarie d'y participer. La Roumanie ne s'était pas rendu compte qu'un pacte garantissant *toutes* ses frontières était aussi dirigé contre la Russie et, par conséquent, détruisait une grande partie du travail conciliateur des protocoles Litvinof-Titulescu. La Turquie ne s'était pas aperçue que le Pacte la mettait en face de la Russie ; et, enfin, la Yougoslavie avait

cru qu'en signant ce Pacte, elle pourrait s'en servir pour des relations régulières avec la Bulgarie.

*
* *

Aussitôt après la signature du Pacte, l'Allemagne s'était empressée d'expédier Goering en tournée dans les Balkans, tandis que la France envoyait Barthou qui n'a fait que semer des promesses. Pendant l'été de 1934, après la visite de Barthou, la Yougoslavie avait essayé de gagner la confiance de la Bulgarie en saisissant l'occasion de la présence dans son gouvernement du Colonel Georgieff qui tenta de détacher la Bulgarie de l'influence italienne. Le roi Alexandre visita Sofia et il y eut un petit espoir d'accord. Malheureusement, la fatalité s'en est mêlée et, deux semaines après cette visite, le roi est assassiné (avec Barthou) à Marseille le 9 octobre 1934. L'assassin, membre de l'organisation terroriste bulgare, avait servi comme organe des Croates *Oustachi*, dont le siège était en Hongrie. Il était évident qu'après cet événement les relations bulgare-yougoslaves devaient se refroidir. L'Italie, qui finançait les *Oustachis*, tâcha de sauver les apparences en emprisonnant Pavelitch et quelques autres chefs, mais elle refusa de les livrer, les ayant qualifiés de réfugiés politiques.

Le 17 mars 1934, une convention avait été signée à Rome, pour faire contrepoids au Pacte balkanique. En même temps, à la suite d'une campagne d'intrigues de l'Italie, le gouvernement bulgare fut renversé et l'italophile et antirépublicain Zlatef assumait le pouvoir, ce qui réduisait à néant tous les efforts de conciliation. Si l'on ajoute à ces événements la guerre entre l'Italie et l'Abyssinie, ainsi que l'infiltration allemande dans les Balkans on trouve plus d'une raison à l'échec du Pacte.

*
* *

C'est dans ces graves conjonctures qu'eut lieu le 6 mai 1936 la troisième conférence de l'Entente à Belgrade ; elle revêtait une importance très spéciale. La Roumanie avait certaines objections contre la réclamation turque de fortifier les détroits et avait exprimé son mécontentement parce que la Turquie avait soulevé cette question sans s'entendre préalablement avec ses alliés et surtout les puissances de la Mer Noire. Le gouvernement hellénique insistait sur la portée purement balkanique du Pacte. L'Albanie était considérée comme un protectorat italien et la Grèce voulait éviter le danger d'une collision avec l'Italie, ou l'éventualité d'un engagement d'avoir à aider la Yougoslavie dans le cas d'une agression italo-albanaise. Par contre, elle acceptait d'aider ses alliés en cas d'une attaque de la part de l'Albanie seule, non aidée par l'Italie. Stoïadinovitch demanda le 10 janvier 1934 à la Grèce, au nom de la Yougoslavie, Roumanie et Turquie, de préciser ses intentions. Le gouvernement hellénique répondit que la Grèce continuait à être fidèle au Pacte, mais qu'elle considérait toute nouvelle convention militaire comme impossible à cause de sa double position d'État balkanique et méditerranéen ; par conséquent, la Grèce se réservait le droit d'une action indépendante en cas d'agression d'une puissance étrangère contre un État balkanique. Par contre, la Roumanie et la Yougoslavie désiraient élargir le but du Pacte pour en faire un instrument européen.

La conférence commença sous l'influence de la tension anglo-franco-italienne et le danger croissant du réarmement allemand. Malgré toutes ces circonstances défavorables, elle n'aboutit pas à un échec. Le sentiment des responsabilités contraignit les représentants à adopter une tactique conciliante et la crise fut écartée. Les alliés admirèrent l'interprétation

grecque sur l'étendue de ses engagements et un accord général s'ensuivit. Malgré ce résultat, il était évident que le seul facteur de cette entente n'était que la peur commune et non une bonne volonté unanime. En effet, aussi bien les quatre alliés que l'Europe centrale voyaient avec anxiété les succès italiens en Abyssinie, malgré la réaction de la Société des Nations et l'institution des sanctions, succès survenant en même temps que le réarmement intensif de l'Allemagne et le mépris des Traités affiché par cette dernière, ce qui avait affaibli la confiance générale au sujet du système de la « sécurité collective ». Un sentiment de méfiance quant à la validité des Traités s'étendait en Europe, surtout en Autriche, en Hongrie et en Bulgarie. A la fin de la conférence, un communiqué fut publié confirmant l'accord entre les États du Pacte sur tous les sujets traités et ajoutait que « la Grèce avait éclairci sa position envers le Pacte d'une façon qui renforçait la solidarité de ses signataires ».

Tous semblaient être contents ; la Turquie considérait que l'idéal de la sécurité et de la paix était consolidé ; la Grèce semblait satisfaite d'avoir défini sa position ; Stoïadinovitch était enthousiasmé ; Titulescu avait conclu, dans une envolée pathétique mais désabusée. « Du moment que nous ne portons pas d'égratignures sur nos visages, il ressort que nous n'en sommes pas venus aux mains. » Cette dernière phrase souligne l'atmosphère dans laquelle s'était déroulée la conférence. En effet, il n'en est pas sorti un groupe solide, capable de faire face à l'agresseur, mais à peine la carcasse d'une entente susceptible de servir de point de départ en cas de besoin.

Entre-temps, Titulescu continuait ses efforts afin de réconcilier la Yougoslavie avec les Soviets et de leur faire reprendre des relations diplomatiques régulières. Stoïadinovitch s'y refusait, et son Ministre de la Guerre déclarait que « jamais la Yougoslavie ne constituerait un rempart contre l'Allemagne ».

La Turquie et la Grèce acceptaient de participer à l'accord mais seulement en ce qui concernait la Bulgarie.

En attendant, les forces fascistes à l'intérieur et hors de la Roumanie provoquaient la chute de Titulescu avant la convocation de la quatrième conférence balkanique qui eut lieu à Athènes les 15 et 16 février 1937. Déjà, des rumeurs étaient répandues que la Petite-Entente était en état de dissolution. La Tchécoslovaquie, devant la menace d'une Allemagne réarmée et inamicale, était obligée de participer au Pacte franco-soviétique. La Roumanie, après l'éloignement de Titulescu, aboutissait à une politique équivoque et indécise, tandis que la Yougoslavie, graduellement éloignée de la France par suite de la politique anti-soviétique de ses dirigeants, signait un accord avec la Bulgarie et commençait à accueillir l'influence des nazis et les caresses de l'Italie.

Ainsi, la conférence termina ses travaux avec les mêmes résultats indécis que celle de 1936. Un communiqué fut publié constatant la complète unité de vues des quatre États et confirmant l'accord bulgaro-yougoslave du 4 janvier. Toutefois, dans l'ensemble, la conférence n'avait marqué aucun progrès. Nombreux étaient les problèmes qui séparaient ses membres. La question éternelle des minorités, des divergences nationales, politiques, raciales, religieuses et linguistiques, des méfiances et des craintes basées sur des données politiques et historiques, la décision inébranlable sur l'inaltérabilité du *status quo*, et la politique équivoque de chacun de ces États sur son orientation dans l'arène politique européenne, ont été les causes fondamentales du non-fonctionnement du Pacte balkanique.

*
* * *

Les antécédents et les résultats de la guerre italo-abyssine avaient donc renversé complètement l'équilibre dans la

Méditerranée et les Balkans, et avaient augmenté le désarroi en Europe. Les demi-mesures de la Société des Nations, n'ayant pas pu sauver l'indépendance de l'Abyssinie, n'avaient obtenu que la formation des États européens en groupes rivaux, suivant leurs intérêts. La Grèce, la Turquie et la Yougoslavie devenaient les alliées de la Grande-Bretagne, qu'elles aideraient en cas d'agression non provoquée de la part de l'Italie, mais le refus de l'Autriche, de la Hongrie et de l'Albanie d'adhérer aux sanctions, démontra que la conclusion d'une alliance contre ces États et l'Italie avait déjà dépassé l'étape des conversations préliminaires.

Au milieu de ce chaos, les États danubiens subissaient des réformes sérieuses. Mussolini, rêvant toujours du nouvel Empire romain, jetait les bases d'une alliance avec l'Autriche et la Hongrie, tout en calmant l'inimitié italo-germanique et s'installait sur la côte Est de l'Adriatique, en Albanie. Les moyens par lesquels il a obtenu un succès en Albanie sortent du cadre du présent aperçu ; par conséquent nous n'avons pas l'intention de nous y étendre. Toutefois, le résultat de cette suprématie a été un des facteurs principaux du torpillage du Pacte balkanique.

D'autre part, la Bulgarie, en 1935-1936, avait été l'enfant gâté de l'Italie, de l'Allemagne et de la Yougoslavie. A un moment donné, le Ministre Georgief avait réussi à porter les relations bulgaro-yougoslaves à un certain degré de régularité ; mais le Ministre Zlatof, qui lui succéda, permit le retour de l'influence italienne sur la politique extérieure du pays. Depuis le moment où Totchef assumait le pouvoir et Kiossevanof après lui, l'infiltration allemande prit une forme intensive et domina définitivement la vie politique et financière du pays. Cette activité de l'Allemagne ne s'est pas limitée à la Bulgarie seule. En exécution de la politique du « Drag nach Osten » la propagande allemande s'est étendue aussi en Roumanie, en Yougoslavie et en Grèce, appuyée sur des

accords commerciaux et économiques avec ces États, de sorte qu'elle en est venue à leur imposer, ainsi qu'aux pays Danubiens, ses conditions. Cette invasion économique allemande avait commencé en 1934. En 1936, les États balkaniques n'étaient plus les débiteurs de l'Allemagne, mais ses créanciers. Pendant trois ans, ils lui vendaient leurs produits sur une échelle progressive, mais ils n'encaissaient pas la contre-valeur pour la raison que l'Allemagne ne disposait pas de change étranger. Le seul moyen, donc, de remédier à cet état de choses, était le système d'échanges, l'Allemagne comptant payer en marchandises et en matériel de guerre. En juin 1936, le Dr. Schacht entreprend une tournée en Autriche, Yougoslavie, Grèce, Bulgarie et Hongrie, avec d'excellents résultats pour son pays. La presse de France et d'Angleterre n'avaient pas apprécié à sa juste valeur le but de ce voyage ; mais lorsque les résultats furent évidents, il était déjà trop tard pour réagir.

Les sanctions contre l'Italie ont donc contribué énormément au jeu germanique. Les pays balkaniques, ayant été privés du marché italien, se tournèrent vers l'Allemagne pour leurs besoins. Celle-ci, devenant débitrice et agitant la menace de la dévaluation du mark, s'imposa à ses créanciers, aussi condamnés à prendre chez elle son matériel de guerre.

Dans ces conditions, les États balkaniques étaient obligés de prendre des mesures législatives analogues, ce qui les mit définitivement à la merci de l'Allemagne pour tous leurs besoins commerciaux et militaires.

En 1937, il y eut une nouvelle évolution de la situation au détriment de la paix dans la péninsule balkanique. Le rapprochement italo-allemand était déjà un fait accompli ; l'accord bulgare-yougoslave s'ensuivit. Ces traités causèrent une plaie mortelle à la Petite-Entente. La Tchécoslovaquie, isolée, tâcha de se rapprocher de la Roumanie et de la Turquie pour faire face aux résultats des dits accords, mais elle échoua,

et ainsi, les efforts des deux dictateurs réussirent à détruire l'œuvre de la Petite-Entente. Tandis que la Yougoslavie continuait à maintenir une politique de défiance envers les Soviets et que la Roumanie s'en tenait à une politique d'isolement, la Turquie et la Tchécoslovaquie maintenaient avec elle des accords d'amitié, et la Grèce tâchait d'adopter une attitude amicale envers l'Italie.

Malgré tous ces événements qui ont exercé une grande influence sur l'attitude des États balkaniques, le Pacte, — en apparence du moins, — restait valable, car tout désordre politique éventuel aurait amené une catastrophe immédiate. La crainte d'une guerre européenne maintenait les quatre États unis, mais superficiellement seulement. En effet, la première pression exercée par les italo-allemands sur la Yougoslavie, qui se trouvait encerclée de trois côtés par des pays ennemis, la contraignit à signer avec l'Allemagne en mars 1937, un traité, dont les résultats lui ont été funestes. Par cet accord, elle s'attachait à l'impérialisme économique allemand, et devenait en même temps esclave du fascisme italien. Il est évident qu'une pareille attitude était contraire à ses engagements envers la Petite-Entente.

*
* * *

L'année 1938 s'ouvre sous des auspices très brumeux. En mars, l'Allemagne occupe l'Autriche et ainsi le fameux « Anchluss » s'accomplissait. Le 11 mai, les deux dictateurs se rencontrent à Rome, et le Duce organise une parade militaire formidable pour montrer à son associé l'étendue de ses forces. En attendant, les pourparlers Ciano-Perth continuaient. Le Duce, abasourdi par l'annexion de l'Autriche, chercha à s'attirer les bonnes grâces de l'Angleterre, en proposant de retirer une partie de ses troupes d'Espagne. La France, après la chute de Blum, tâcha de se rapprocher de

l'Italie, mais le discours prononcé alors par le Duce brisa tout espoir de régler les différends existant entre les deux pays. Surviennent les pourparlers de Munich, causés par le drame de la Tchécoslovaquie, sous le prétexte de la question Sudète. Les événements se succèdent, la guerre non-déclarée se déchaîne en septembre 1939 et l'Allemagne envahit l'un après l'autre divers petits États. Un à un, bêtement isolés, soit à la suite de la mauvaise politique de leurs dirigeants, soit à la suite de dissidences intérieures, ces États tombaient sous la botte germanique.

L'écrivain qui se chargera d'écrire l'histoire des États balkaniques pendant ces vingt dernières années, éprouvera un sentiment de vertige et de découragement. Tous les faits témoignent de la force brutale de l'envahisseur barbare, mais aussi de la politique sans suite, aveugle, équivoque et mal fondée des petits États. Si ceux-ci avaient écarté leurs discordes mesquines, si leurs dirigeants n'avaient pas été animés d'un faux orgueil, ils auraient constitué un bloc compact qui aurait été à même d'imposer le respect de leurs droits, leur liberté et leur indépendance.

M. MARCOU.

TROUBADOURS KURDES.

Si la plupart des tribus kurdes des montagnes et des plaines du Grand Kurdistan vivent des cultures ou de l'élevage des moutons et des chèvres, il en est encore qui ne rêvent que de guerres et de pillage. Pasteurs nomades, ils accompagnent leurs troupeaux, dans les vastes pâturages du Kurdistan, fixant leurs campements au sommet d'une colline ou dans une vallée abritée. Ils sont encore tels que les avus Xénophon : intrépides et cruels comme les anciens Carduques. Cependant il en est parmi eux, qui, moins courageux, moins entreprenants, n'aiment ni la guerre, ni le travail et ne consentent qu'à chanter et à danser de fête en fête, de village en village, ce sont les Gavandas. Depuis toujours, ils mènent la même existence errante.

Non loin d'Arab Pounar, sur une colline d'où le regard peut suivre les lignes bleutées de la chaîne kurde, existe le village de Kaniémeched. Là, réside une tribu de Gavandas comprenant une cinquantaine de familles. Certains habitent dans des maisons de terre de forme conique recouvertes d'un toit conique; la plupart, ne voulant pas construire et ne possédant pas de tentes, vivent dans des tombeaux antiques creusés dans le sol de la colline.

La porte de ces demeures souterraines est un grand trou noir : c'est l'unique ouverture par laquelle arrive un peu de

lumière dans ces abris étranges. Après avoir descendu sept, huit ou même dix marches creusées dans le sol calcaire, on se trouve dans un véritable sépulcre de trois mètres de côté et de deux mètres de hauteur à peine : cavité sombre, humide où règne perpétuellement une ombre épaisse et malodorante.

Au fond et sur les côtés de ce tombeau, sont creusées trois, quelquefois cinq niches ayant la forme d'un sarcophage.

Dès l'entrée, l'on est surpris par la tiédeur de l'air et l'odeur malsaine, parfois même repoussante, qui s'en exhale avec la fumée.

C'est que dans cette grotte le Gavanda fait sa cuisine sur un feu rustique où il brûle, avec un peu de bois, de la bouse séchée. C'est là aussi qu'il mange et lave, qu'il s'assoit entouré de ses amis, qu'il se lève et fait sa prière dans la nuit, c'est là qu'il s'endort à la fin d'un jour crépusculaire, entouré de sa nombreuse famille. Enfin c'est aussi là, sur une natte, qu'il est né.

Dans un coin d'ombre, son âne est attaché : la niche d'un cercueil lui sert de mangeoire et d'abreuvoir. . .

Suspendus au mur que rongent des moisissures, un tambour et une flûte orientale, le *dahól* et le *zourna*, semblent bien être ce qu'il possède de plus cher. Ces deux instruments animent sa vie et lui permettent de gagner son pain. Avec deux ou trois compagnons, il va, le visage bronzé, impassible, enveloppé de mystère, tambouriner et chanter pendant des heures, il transmet les légendes et l'histoire des tribus kurdes, il vante le courage des hommes et la beauté des femmes.

Mais malgré cela, tous le méprisent, et en dehors des jours de réjouissance, personne ne veut avoir de relations avec lui. C'est qu'il refuse de travailler régulièrement, de bâtir, de semer et de planter : il ressemble ainsi aux descendants de Récab dont parle Jérémie, qui sur l'ordre de leur père « ne bâtirent point de maisons pour y demeurer, ne possédèrent ni vignes, ni champs et ne firent jamais de

semailles». Cependant il n'en a, hélas! ni la belle moralité, ni la propreté.

Il est sale et d'une extrême parcimonie. Les cheveux en broussailles retombent en boucles sur ses épaules, encadrant un visage qui n'a jamais été lavé soigneusement, sauf par les pluies d'hiver!

Qu'il ait pour vêtements des haillons ou des guenilles, pour nourriture un morceau de pain sec et quelques fruits, il s'étendrait volontiers du matin au soir, au soleil, insouciant comme s'il n'appartenait pas à ce monde agité : rêvant et contemplant la limpide beauté de ses montagnes bleues, il imagine quelque nouveau récit ou quelque nouvelle ballade.

Alors que ses frères d'Iran se révoltent et que la guerre réveille l'espérance de ce peuple avide de liberté, il demeure lui le troubadour Gavanda, un exemple étonnant de détachement, et dans sa simplicité avec ses qualités et ses défauts, il prolonge une antique tradition de la poésie kurde.

D^r André BRUNEL.

LE TEMPLE ÉGYPTIEN.

Les monuments qui restent de la vieille Égypte sont tous des temples ou des tombeaux.

Des palais des pharaons, des villas des grands seigneurs, des cités elles-mêmes, il ne subsiste rien. Bâties en limon séché, ils sont retournés au limon.

Mais pour leurs sanctuaires et leurs tombes, les anciens Égyptiens se sont ingénies à employer les matières les plus durables : granits roses d'Assouan, basaltes du désert, albâtre de Moyenne-Égypte, grès nubien, calcaire fin des carrières de Tourah. La conséquence est que la vieille Égypte ne survit plus guère à nos yeux que par les demeures de ses dieux et de ses morts.

*
* *

Le plus grand intérêt d'une excursion en Haute-Égypte vient précisément de la visite de ces temples qui conservent un des aspects les plus grandioses du prestigieux décor pharaonique : Abydos, aux salles ornées de si délicats reliefs; Louxor, à la colonnade intérieure sans rivale pour son élégance; Karnak, écrasant par le nombre, la majesté et l'enchevêtrement de ses constructions, et, sur la rive droite du Nil, Gournah, Deir el-Bahari, le Ramesséum et Médinet-Habou; en amont de Thèbes, Edfou et, en aval, Dendérah,

tous deux plus récents, puisqu'ils ne datent que des Ptolémées, mais qui ont le privilège d'être si bien conservés qu'au milieu de leurs salles on se croit sans effort reporté aux temps anciens, et qu'on ne s'étonnerait pas d'entendre décroître dans leurs profondeurs les pas des prêtres qui viennent d'accomplir le dernier service.

Pourtant dès que le visiteur essaie, au milieu de ces ruines, de s'imaginer quels rites les animaient, il ne manque pas d'être déconcerté. Rien en effet, dans ces édifices compliqués et grandioses, ne concorde exactement avec l'idée qu'il peut se faire d'un temple. Ce n'est pas là le *naos* des Grecs, simple réceptacle en plein vent d'une idole vénérée. Ce n'est pas davantage l'enclos sacré des Sémites, limitant le terrain que l'on arrosait du sang des victimes et du liquide des libations. L'édifice qu'il a sous les yeux n'a rien de commun avec la salle de réunions pour la lecture des Livres saints et la prière, que fut la synagogue, et que le christianisme magnifia en lui imposant le type basilical pour ses églises. Il ressemble plutôt, par sa distribution, à un palais. Et de fait lorsque, à la suite l'expédition de Bonaparte, les savants qui l'avaient accompagné publièrent à Paris la fameuse *Description de l'Égypte*, ils commirent cette erreur dans la description des ruines de Thèbes. Ils présentèrent les monuments de Karnak, de Louxor et de Médinet-Habou comme autant de palais érigés par les pharaons sur les deux rives de leur antique capitale. Il fallut que la découverte de Champollion permit de lire les textes hiéroglyphiques pour qu'on s'aperçût qu'en réalité il s'agissait de temples.

*
* *

Le plus curieux pourtant est que, en commettant cette erreur d'appréciation, les auteurs de la *Description de l'Égypte* ont formulé une vérité profonde et qu'ils sont entrés au cœur

de la conception égyptienne du temple aussi profondément qu'on puisse jamais le faire.

Dans l'Égypte antique le temple était en réalité un palais, celui du dieu, dans la ville où ce dernier était maître et seigneur. Du reste le plus ancien vocabulaire égyptien n'avait pas de mot spécial pour le désigner. Il usait à cette fin de termes purement profanes : *hît*, «le château», pour désigner l'ensemble de ses édifices et de ses propriétés; *per*, «la maison», pour le bâtiment même qui abritait l'image du dieu. On ne parlait pas autrement de la demeure des mortels. Le temple avait pourtant avec celle-ci, outre les divergences inhérentes au cours de tout développement parallèle de formes ayant une origine commune, une différence essentielle : le palais des rois était construit en briques de limon et le temple en pierre. Mais cette différence même était la conséquence de la notion de palais.

Pour les classes riches de l'antique Égypte, toute demeure tendait à être quelque chose de strictement personnel, à peu près comme les vêtements qu'on abandonnait ou les bijoux que l'on fondait après la mort de leur possesseur. Peu importait à ces gens que leur habitation durât après eux, car ils savaient d'expérience que les enfants n'auraient rien de plus pressé que de se construire de nouvelles villas à leur goût et à la mode du jour. La preuve en est que, si somptueuses qu'ils les voulussent, ils ne les bâtirent jamais qu'en briques crues. Les rois suivirent cet usage pour leurs palais, qui ne servirent jamais que pendant leur vie et qui, après eux, furent désertés ou livrés au pilon des démolisseurs.

Le dieu, lui, se trouvait dans des conditions différentes : il vivait éternellement. Il fallait donc, si un roi voulait lui offrir une demeure digne de lui, qu'il la bâtît capable de durer éternellement. Voilà pourquoi, comme les tombes qui devaient satisfaire aux mêmes exigences, les temples égyptiens étaient construits en pierre.

*
* * *

Il est facile de voir combien le temple égyptien a réalisé fortement sa conception fondamentale de palais. Au milieu de la ville, il n'était point un édifice public ornant une place ou un site, à la façon d'un temple grec. Parce qu'il était avant tout la propriété particulière du dieu, son territoire était enclos par une enceinte massive en briques crues, l'isolant résolument du monde profane et lui donnant l'aspect extérieur d'une forteresse. Seule une porte monumentale en pierre, sculptée de bas-reliefs enluminés de vives couleurs et le faite occupé par un gigantesque disque solaire ailé, doré, rompait la monotonie altière du rempart blanchi à la chaux et livrait accès dans la propriété sacrée. Elle était du reste fermée par de lourds vantaux en cèdre, ouvragés et dorés. Aujourd'hui, à l'orée de la gorge désertique qui conduit aux ruines du village des artisans de la nécropole thébaine, le petit temple de Deir el-Médineh, encore ceint de ses murailles dépouillées de leur crépi, produit exactement l'impression d'un fortin. A Karnak, le visiteur qui ne craint pas de s'écarter des chemins battus peut contourner le grand temple du côté de l'est : il y trouvera les restes imposants de la muraille d'enceinte, percée de deux portes de ce côté, — la grande, presque déchaussée, pour l'accès des sanctuaires orientaux, la petite pour les besoins des communs du temple. C'est de là qu'on peut avoir une idée de l'aspect que le grand temple d'Amon offrait de l'extérieur au public de l'ancienne Thèbes.

Franchie la haute enceinte, le temple proprement dit occupait, comme les habitations seigneuriales, le centre d'un domaine planté d'arbres où les communs étaient dissimulés. Il s'annonçait par deux pylônes, sculptés et peints, sur la face desquels des rainures étaient ménagées pour encastrer de grands mâts à la pointe desquels flottaient des banderoles.

Derrière ces pylônes, le temple, selon le plan le plus simple, se composait de trois parties essentielles, d'abord la cour, puis la salle hypostyle et enfin le sanctuaire, répondant par leur usage aux trois divisions d'un palais : l'esplanade, ou cour d'honneur, pour les réceptions de grand public, la salle d'audiences privées et le corps de logis. Un sens religieux très sûr (on le remarquera surtout dans le temple d'Edfou conservé si intact) graduait les effets d'ombre de façon à créer progressivement une ambiance de plus en plus compacte de mystère et de recueillement. Baignant à flots la cour à portiques, où les panégyries et les oblations solennelles étaient célébrées dans l'éclat du soleil, le jour ne pénétrait que tamisé sous les colonnes de la salle hypostyle, réservée à des cérémonies plus intimes; il faisait presque défaut dans les chambres plus reculées, réserves d'objets de culte, chapelles pour les rites particuliers à certaines fêtes, reposoir de la barque sacrée, salle de l'offrande quotidienne, chambres du dieu et des membres de sa triade. Là, dans la pénombre et le silence, le service du culte journalier s'accomplissait sans autres témoins que les officiants indispensables.

Les parois du temple, à l'extérieur et à l'intérieur, étaient couvertes de bas-reliefs enluminés de couleurs vives. Mais le caractère des scènes représentées variait suivant les parties du temple et leur destination. Sur les pylônes, dans la cour d'honneur et sur tout l'extérieur du temple, visibles aux profanes, les actes de piété du roi qui avait bâti le temple étaient représentés. On y voyait ce roi célébrer des fêtes publiques, fonder des édifices ou même poursuivre des guerres lointaines, toujours victorieuses, afin de ramener au dieu des équipes de serviteurs pour son temple et des objets précieux pour son trésor. C'est ainsi que la procession annuelle d'Amon est figurée dans la première cour du temple de Louxor; que le mur extérieur de la grande salle hypostyle de Karnak retrace les principaux épisodes des

campagnes de Séti I^{er} en Syrie; que la victoire de Ramsès II à Kadech couvre de ses illustrations les pylônes de Louxor et la cour du Ramesséum; que, sur le mur extérieur, sur le pylône et dans la première cour de Médinet-Habou, Ramsès III a fait sculpter en détail ses triomphes sur les Libyens et les peuples de la mer. Certes, çà et là, et en particulier sur les colonnes des cours, le roi est déjà représenté en train de faire l'offrande aux dieux : mais ce n'est que par des images simplifiées et idéalisées, qui ne livrent aucun détail précis sur les rites qui s'accomplissaient dans la salle hypostyle ou dans le sanctuaire. Ces rites-là, le public de la cour ne devait jamais les contempler, même en effigie.

A partir de l'entrée de la salle hypostyle, la décoration se modifie. Les scènes civiles ou de caractère populaire disparaissent. Alternant avec des présentations d'offrandes encore assez stylisées pour ne pas révéler les secrets du sanctuaire, d'autres cérémonies sont représentées : intronisations royales, jubilé, processions sacerdotales de la barque sacrée. En raison de la coutume des anciens Égyptiens de décorer les salles par la figuration de ce qui s'y passait effectivement, on peut affirmer qu'il s'agit là de liturgies accomplies dans le lieu même.

*
* *

C'est du reste ce qui nous permet de connaître les rites réservés aux parties les plus secrètes des temples.

Aujourd'hui que la lumière y pénètre sans obstacles, les cérémonies que nul œil profane ne pouvait jamais contempler s'évalent devant nous sur les bas-reliefs des différentes parties du sanctuaire. Leur ensemble, comparé au texte des rituels sur papyrus, laisse reconstituer avec exactitude la liturgie quotidienne du culte égyptien. Celle-ci offre aussi un cachet particulier, en harmonie complète avec la notion de temple-palais.

Cette liturgie n'avait rien de commun avec celles des religions dont les rites sont des assemblées de fidèles présidées par des prêtres qui, distingués de la foule par des vêtements sacrés, remplissent en son nom les devoirs de l'adoration. La religion égyptienne a connu cet aspect du culte, les panégyries attestées par les documents égyptiens et par les historiens grecs en sont la preuve. Mais les cérémonies de ce genre ne pouvaient se dérouler qu'à l'extérieur du temple, quand la statue du dieu en sortait, dans une arche portée sur les épaules des prêtres. Le dieu recevait alors l'hommage des acclamations, des prières et des chants de la foule : elle lui faisait fête comme à un roi qui sort parmi son peuple.

Mais à l'intérieur de ce palais qu'était le temple, tout se passait différemment. La liturgie était pratiquée comme un service strictement personnel du dieu, comparable en tous points au service qu'un homme de qualité requiert de ses gens de maison dans l'intimité. C'était là le caractère essentiel du culte égyptien. Il était bien exprimé par le mot *hem-neter* « esclave du dieu », qui servait à désigner les prêtres, même quand ils occupaient les plus hauts degrés de la hiérarchie sacerdotale.

Cette conception générale du culte était différente de celle des Sémites, qui faisaient du sacrifice sanglant, accompli devant le dieu, le rite suprême de la religion. On présentait certes, et en abondance, des offrandes dans les sanctuaires égyptiens, mais c'était toujours sous la forme d'un repas préparé et servi. L'abat des victimes se faisait à l'écart, sans acte religieux, et le dieu n'y était pas plus intéressé qu'un maître de maison au fonctionnement de sa boucherie. Le culte égyptien ne consistait pas davantage en adorations coupées de lectures de textes sacrés, pour l'édification du clergé et des fidèles. Certes les officiants récitaient sans interruption des hymnes de louanges, mais ce n'était que comme accompagnement naturel d'actes accomplis au bénéfice du dieu.

Il est vrai que, selon la doctrine des théologiens de l'ancienne Égypte, les dieux résidaient dans le ciel ou dans les Enfers. Mais ils avaient le privilège de posséder de nombreuses âmes, qu'ils envoyaient à leur gré occuper les statues des temples, qui jouissaient ainsi de véritables présences réelles. C'était de cette façon que les dieux profitaient effectivement des rites effectués à leur bénéfice.

Le caractère utilitaire de ces rites avait pour conséquence qu'ils n'admettaient pas d'assistants, mais seulement le personnel sacré strictement indispensable à leur fonctionnement. Ce personnel ne revêtait pas de vêtements spéciaux : tout ce qu'on exigeait de lui, c'était qu'il fût scrupuleusement pur, tondu et rasé frais, habillé de vêtements nouvellement blanchis, comme gens de bonne maison. Toutefois, en vertu du conservatisme rituel, le costume sacerdotal s'était différencié bon gré mal gré du costume civil : il était resté celui des plus anciennes époques, dont l'essentiel était un pagne de lin blanc. Loin donc d'endosser des ornements pour accomplir les rites à l'intérieur du sanctuaire, le roi, qui était l'officiant normal dans tous les temples, ou le prêtre de service qui le remplaçait pour l'office journalier, avaient à se dépouiller de tous les compléments qui avaient enrichi la mode masculine depuis ces temps lointains. Ils ne pénétraient dans le Saint des Saints que vêtus du simple pagne des serviteurs de l'époque thinite, devenu par la force des choses une sorte de vêtement sacré. C'était en vertu d'une tradition parallèle que les prêtres sumériens ne paraissaient devant leur idole que rigoureusement nus. Ce dépouillement vestimentaire, si contraire à nos idées, mais si bien dans la logique de la conception égyptienne, se remarque dans tous les bas-reliefs, ceux des temples ramessides en particulier. Jusqu'au fond de la deuxième cour, les Ramsès sont représentés, le casque en tête et la canne à la main, vêtus de ces longs châles transparents et plissés qui étaient devenus le costume d'apparat du pharaon

depuis Aménophis IV; passé le seuil de la partie secrète du temple, ils apparaissent en présence du dieu, quels que soient les diadèmes qu'ils portent, vêtus tout uniment d'un petit pagne.

L'image du dieu dont ils s'approchaient ainsi dans le mystère du sanctuaire n'était pas, comme on pourrait se le figurer, une statue imposante de pierre ou de métal, à l'échelle du monument qui l'abritait et en harmonie avec son architecture grandiose. C'était une idole en bois doré, assez légère et de dimension moyenne. On conçoit sans peine que, dans les pillages de temples qui ont accompagné la fin du paganisme en Égypte, les chrétiens se soient acharnés à jeter au feu les moindres de ces simulacres, qui étaient à leurs yeux les réceptacles par excellence des démons. Aussi les idoles de culte qui ont été retrouvées sont fort rares. Le Musée du Louvre possède néanmoins une statue d'Horus enfant qui a ce caractère.

L'idole en bois doré était abritée dans un naos monolithe, en forme d'édicule, érigé au centre du sanctuaire. Le temple d'Edfou en offre encore un bon exemple aux visiteurs. La niche creusée dans le naos, fermée jadis par des portes en bois, n'a pas généralement de décoration à l'intérieur, bien qu'elle fût censée abriter le dieu. C'est que, dans la croyance des Égyptiens, lorsque la statue divine s'y trouvait enfermée, son âme ne restait pas dans ce cachot, mais remontait au ciel. Elle n'en redescendait que par la vertu des rites.

Ceux-ci commençaient de bon matin. Mais, même si le soleil était déjà levé, le sanctuaire restait plongé dans l'obscurité. Comme un serviteur, lorsqu'il fait encore nuit, prépare la lumière avant de réveiller son maître, le prêtre de service pénétrait dans le sanctuaire et battait le silex pour en faire jaillir le feu nouveau. Il allumait les lampes, garnissait l'encensoir et procédait à un premier encensement pour répandre dans la pièce une odeur agréable.

L'officiant s'avancait alors vers le naos et il brisait le sceau mis sur le verrou des portes par son collègue de la veille à la fin du dernier service. Il ouvrait les battants. L'idole apparaissait à ses yeux, mais censément inerte et endormie, car la divinité n'était pas encore descendue sur elle. Le prêtre se prosternait et récitait un hymne d'adoration. Puis, se relevant, il donnait l'accolade à la statue. Ce geste, celui du fils qui veut tirer son père du sommeil, «éveillait» le dieu et faisait descendre en lui son âme divine. Le culte proprement dit pouvait commencer.

Le prêtre procédait alors à la toilette du dieu : il le lavait ; il l'ornait de vêtements et de parures, présentés par des stolistes ; il le parfumait et le fardait. Puis il lui offrait son repas du matin en lui consacrant une oblation de pains, de viande, de légumes, de fruits et de diverses boissons, disposée sur un plateau. Pour ce faire, il levait sur ces aliments un casse-tête, geste symbolique par lequel il les immolait mystiquement et envoyait leur âme dans le monde invisible, celui des dieux. C'était peut-être là le seul témoin, dans la liturgie égyptienne, d'une très ancienne conception du sacrifice, analogue à celle des Sémites, qui consacrait les offrandes aux dieux en les détruisant. Ce geste accompli, la desserte de l'autel était emportée pour pourvoir aux besoins des desservants du temple et des privilégiés à qui le roi avait accordé une pension alimentaire sur les revenus sacrés.

Tel était le cérémonial du premier repas, mais il était nécessaire de le répéter plusieurs fois par jour, et devant les diverses idoles qui avaient leurs chapelles autour du sanctuaire principal du temple. Les fêtes du cycle annuel, avec leurs processions dans les salles hypostyles, dans l'enclos sacré, dans la ville ou même au-delà, venaient encore surcharger ce service liturgique, déjà très actif. Il fallait, pour parer à tous les besoins, qu'un peuple d'artisans, dans les communs du temple, travaillât à tisser les vêtements du

dieu, à composer ses parfums, à préparer ses repas; il fallait qu'à l'intérieur, des équipes de prêtres fissent inlassablement les oblations et assurassent l'observance des cérémonies sacrées. Le temple égyptien bourdonnait donc d'une activité de ruche, mais c'était l'activité d'un palais, au service de la seule personne du dieu.

Ajoutons, pour compléter cette description du temple égyptien, que dans les limites de l'enceinte sacrée, et par conséquent strictement réservés à l'usage personnel du dieu, d'autres éléments concouraient à équiper le temple suivant la conception seigneuriale du palais : le jardin d'agrément, qu'à Karnak Thoutmôsis III enrichit de plantes rares rapportées de ses campagnes d'Asie, comme en font foi les bas-reliefs exécutés par lui derrière le sanctuaire d'Amon; le bassin, que nous appelons aujourd'hui le lac sacré, sur lequel le dieu se promenait en barque comme les seigneurs thébains sur l'étang de leur villa; le théâtre en plein air, si l'on consent à interpréter de la sorte la tribune placée en avant des pylônes sur le parvis desquels on donnait des représentations sacrées; les magasins enfin, comme ces étonnantes cellules voûtées du Ramesséum, dans lesquelles on entassait le revenu des domaines affectés à l'entretien du culte et de ses desservants.

*
* *

Ces notions, si succinctes soient-elles, permettront de comprendre et de visiter avec plus de profit les temples qui sont la parure archéologique de l'Égypte, d'Abydos à Philæ, et même au-delà. Il est facile de les suivre, comme un fil conducteur, à travers la plupart des temples thébains et dans les temples ptolémaïques d'Edfou et de Dendérah. Ceux-ci, en particulier, jouissent d'une unité et d'une rigueur de plan, qui sont le cachet d'une époque attentive à suivre à la

lettre les prescriptions des anciens livres canoniques, comme il arrive à toutes les périodes qui ont perdu le génie créateur.

Il en va tout autrement du grand temple d'Amon à Karnak. Du haut du premier pylône, d'où l'on embrasse à peu près tout son ensemble, le visiteur domine un enchevêtrement de ruines qui semble, à première vue, défier toute interprétation par la formule classique telle que nous venons de l'expliquer. En réalité ce temple gigantesque résulte d'une succession de cours précédées de pylônes, ajoutées d'abord en avant du sanctuaire du Moyen Empire (détruit au début du siècle dernier), puis accumulées sur un axe perpendiculaire, au cours de la période qui va de Thoutmôsis III aux Ramessides. Ceux-ci reprirent le développement des constructions vers l'ouest par la réalisation de la fameuse Salle hypostyle. Quand on a compris cela, le plan général devient clair.

Il n'en reste pas moins que, pour trouver une comparaison adéquate à cet entassement d'édifices soudés à diverses époques en proportion des développements de la puissance qu'ils représentaient, ce n'est pas dans les temples des autres civilisations qu'il faut chercher. Jamais aucun d'eux n'a pu être agrandi de cette façon. On doit penser au vieux Louvre, à l'Escurial, au Vatican. Tant il est vrai que le temple thébain d'Amon est arrivé en mille ans à l'état dont ses ruines gigantesques témoignent parce que, dans sa conception profonde, le temple égyptien — tout temple égyptien — était véritablement un palais.

Étienne DRIOTON.

SUITE A LA «SONATE A HAÏGOUCHE».

*Morte la neige
Toi tu renais
Terre captive des fleurs et des nuages
L'âtre a noirci
Une hirondelle d'aube revient
La mer clame dans le vent
La promesse des proues*

*La pierre du seuil a reparu
Avec ta sereine image votive
Et tes yeux présagent le printemps
Les douces pluies du printemps
Même du fond des ténèbres
Et tes mains conscientes de leur charme
Se posent parmi les lys*

*Sœur de ma mémoire
Sœur toute haleine
Toute lumière
Sœur toute abondance*

*Je suis essoufflé de courir
Et ma lampe se brise sur la route
Et mon cœur a faim*

*Je suis resté le même enfant
De ton village natal
Malgré les soleils alourdis de ma cendre
Les mêmes arbres ont hanté mon berceau frêle
Voici les bêtes de mon enfance
Et la douceur magique de leurs yeux*

*Le pain que tu mangeais dans l'innocence de la joie
Et toujours béni
L'eau que tu buvais
C'est le ciel au fond de la cruche
Comme le cœur reflète l'amour
Autour des prunelles*

*Le monde loin de m'abandonner
M'enserme me soulevant vers le chaos constellé
Règne de ton ombre harmonieuse.*

Arsène JERGATH.

LE PROBLÈME DE L'ARTISANAT.

Depuis plusieurs années avant la guerre, l'artisanat n'a cessé de poser un problème difficile. Aujourd'hui encore, au milieu des effroyables destructions qui se succèdent sans répit, il préoccupe ceux qui cherchent inlassablement comment améliorer les conditions essentielles de notre existence. Il préoccupe aussi ceux qui tiennent à sauver du passé tout ce qu'il est encore possible d'en sauver.

Cette préoccupation, comme tant d'autres, trouve sa cause initiale dans la rapidité d'une évolution que nous ont imposée par surprise les découvertes scientifiques et les techniques modernes, sans nous dévoiler entièrement leurs bienfaits. Tout revient sans cesse à ce sujet, motif le plus profond de cette guerre.

Jusqu'au siècle dernier l'artisan était le créateur de nos demeures familiales et de tous nos objets usuels ou de première nécessité. Il n'était supplanté que par les techniciens des capitales ou des grandes villes, munis de diplômes qui leur accordaient un titre supérieur et leur assuraient une bonne place dans la hiérarchie des emplois.

Or, les artisans sont ceux qui ont construit nos demeures et nos fermes, ces fermes de France, toujours situées sur un terrain approprié, parfaitement orientées et qui, par une

indéfinissable perfection, peuvent se comparer à des architectures du style le plus pur. Et nous trouvons ici la preuve tangible que l'enseignement officiel n'était pas à la hauteur de sa tâche, puisque parallèlement à la construction rationnelle de ces demeures, nos architectes diplômés, dominés par les lois routinières d'un académisme maladif, avaient construit d'innombrables banlieues urbaines.

L'artisanat, c'est tout ce qui a précédé nos grandes industries, c'est la vie elle-même, c'est l'expression de la vérité. Les grands architectes et les artistes de talent ou de génie qui, par leurs dispositions naturelles, dépassaient de plusieurs coudées les limites de l'enseignement, se particularisaient à nos yeux par des œuvres d'apparat et mettaient toute leur science au service du pouvoir, du luxe ou de la richesse.

Sans autre éducation que le tour de France, pour quelques-uns seulement, les artisans d'autrefois étaient charpentiers, maçons, menuisiers, forgerons, serruriers, charrons, chaudronniers, potiers, vanniers, couteliers, savetiers, tonneliers, selliers, maréchaux-ferrants, etc. Ils assuraient notre bien-être. Leurs femmes confectionnaient les coiffes de nos provinces et les dentelles aujourd'hui réputées. Ce sont elles aussi qui brodaient, sur fond de velours noir, les costumes bretons que l'on peut voir aujourd'hui encore, à la sortie de la messe dans un village du Finistère. Et quand elles se réunissaient quelquefois, à la tombée de la nuit, ces femmes d'artisans, pour échanger quelques propos de leur vie courante, elles ne cessaient, tout en bavardant, de tricoter des vêtements chauds. Elles confectionnaient aussi les filets de pêcheurs.

Devant toutes ces créations formelles et rationnelles, toujours belles par conséquent, quelquefois ornées de décorations inspirées et significatives, devant toutes ces créations que nous pouvons encore embrasser dans leur ensemble en traversant un village français assez éloigné des centres im-

portants, nous sommes presque déconcertés de ne pouvoir constater une faute de goût. Ni dans l'architecture, ni dans le moindre ustensile. Le sens du mauvais goût leur a été imposé par les soldes que leur expédiaient les grands magasins et il nous est pénible de nous remémorer certains étalages de lustres de salle à manger par exemple, ou certains couvercles de boîtes à bonbons, fabriqués dans les grandes villes, aux côtés, dans une petite bourgade du Midi ou du Sud-Ouest, d'un étalage de sellier ou de vannier, hommes de métier, de père en fils, et qui n'ont jamais cessé de respecter les données traditionnelles.

Prenons un autre exemple; ce n'est qu'à partir de ce marteau de porte fait d'une main de femme articulée au poignet et tenant une boule creuse, le tout recouvert d'une peinture aluminium pour dissimuler la grossièreté de la fonte, qu'un marteau de porte n'a plus été un marteau de porte. Mais, signe de la Providence, ce marteau est devenu, au moment même de sa faillite, un bouton de sonnette électrique et c'est là la clef du problème sur lequel nous allons revenir un peu plus loin. En un mot, ce n'est qu'au début de cette brusque évolution et au nom d'une culture mal assimilée ou simplement médiocre, que l'artisan, mal conseillé, a commis ses premières fautes et a commencé à disparaître.

Mais cette disparition nous émeut d'autant plus que submergés par un flot de problèmes nouveaux, nous tenons désespérément à garder les origines de chaque chose. Nous sommes comme le nageur qui ne veut pas perdre de vue le rivage. Et c'est ainsi qu'il est devenu aujourd'hui du meilleur goût de porter un vêtement tissé à la main et, tandis que les femmes du peuple sont de plus en plus appelées à des emplois salariés, les femmes du monde se mettent à tricoter.

Je me souviens par contre qu'en 1925, un simple veilleur de nuit dans un garage de Paris fabriquait de petits postes

de radio à galène dans une boîte d'allumettes suédoises et les vendait pour quelques francs aux clients du garage qui le matin venaient y chercher leur voiture. Il était artisan dans l'âme, mais la fabrication industrielle des postes de marque, entreprise à cette même époque, l'empêcha de poursuivre son rêve. Quant au maréchal-ferrant des villages de France, n'ayant plus de chevaux à ferrer, pas plus que les aptitudes ou les fonds nécessaires pour monter un atelier de réparation pour voitures automobiles, il devait quitter sa demeure et se présenter à l'usine la plus proche, pour laquelle évidemment il n'était pas apte non plus et qui par conséquent ne l'embauchait pas. Voilà le malaise social qui découle de la naissance des nouvelles industries et de la chute de l'artisanat. Comme nous le voyons, c'est un problème extrêmement ardu et qui se complique en lui-même du fait que sa période critique coïncide avec celle de la guerre. Il est donc nécessaire de prévoir des améliorations à ce pénible événement au moment même où les industries, transformées provisoirement en fabriques d'armements, prennent une extension de plus en plus considérable. Car ces industries nous assureront à leur tour la fabrication de tous nos objets usuels, conduits à leur plus haut degré de perfection et à une sorte d'unité incontestable comme nous pouvons le voir aujourd'hui déjà pour une voiture automobile, un stylo ou un frigidaire. Il faudra pour cela que les industriels s'inspirent de la profonde sincérité des artisans, car cette perfection naîtra dorénavant de leur bureau d'études, et l'artisan, transformé en simple exécutant, ne réalisera plus qu'une partie d'un ensemble dont il ignorera le tout. C'est un fait sur lequel nous ne pouvons pas revenir.

Il ne s'agit donc plus de s'indigner devant les progrès constants de l'industrialisation. Bien au contraire. C'est elle qui assurera désormais notre bien-être de base et qui l'étendra à un bien plus grand nombre d'individus. Le temps

de travail nécessaire à notre subsistance s'en trouvera écourté et nous pourrons alors pratiquer une sorte de nouvel artisanat, pour notre satisfaction personnelle, tout comme le pêcheur à la ligne du dimanche ajoute au menu la partie superflue qui crée toute la fête du repas. La photographie dite d'amateur en est un premier exemple.

Durant la période de transition que nous traversons, il est de notre devoir de provoquer toutes sortes de créations, en dehors, s'il le faut, de nos premières nécessités, afin d'éviter le chômage aux victimes d'un pareil état de choses. Ceux qui sont favorisés par une culture générale ou un don artistique réel doivent inventer des objets ou des formes qui seront exécutés par ces artisans en retraite et qui restent, hélas, à l'arrière-garde d'une époque révolue. Il nous faut provoquer ainsi, en considérant le rôle de l'artiste non comme une profession, mais comme une consécration, le désir d'acheter chez tous ceux qui sont susceptibles de les faire vivre.

Quels que soient les buts de paix que nous poursuivions, nous allons vers deux modifications certaines. D'une part vers une vie collective plus dense pour tout ce qui concerne le travail quotidien, les industries absorbant de plus en plus de personnel, d'autre part vers un individualisme libéré de contraintes pour le temps dont nous resterons maîtres. Après avoir voyagé dans des trains bondés, nous ne nous déplacerons plus que dans nos voitures à quatre ou six places comme nous commençons à le faire aujourd'hui déjà et nous vivrons dans des demeures éloignées des centres industriels ou administratifs et où nous trouverons quiétude et harmonie. Telles sont en abrégé nos aspirations, les raisons qui nous conduisent à défendre l'artisanat et nous incitent à vouloir participer à la naissance de sa forme future.

André JOURNIAC.

LE MONDE MERVEILLEUX

DES ARAIGNÉES.

(FIN.)

Sa toile achevée, l'araignée attend patiemment les événements. Au bout d'un certain temps, un insecte finit par être pris au piège. Aussitôt prévenue par les secousses imprimées au fil télégraphique qui la relie à sa toile, l'araignée accourt : la victime est-elle de faible résistance, elle la tue aussitôt. Mais, lorsqu'elle a affaire à une proie capable de résistance, elle se garde bien d'approcher de trop près : comme le rétiaire antique, elle l'ensevelit, de loin, sous des flots de soie, et bientôt totalement emmaillottée et incapable de bouger, la proie est alors sacrifiée sans danger. L'araignée l'emporte, appendue à ses filières, et retourne à son abri de feuilles où elle s'en repaît à loisir.

L'araignée tue ses victimes par la morsure de ses chélicères. Pressées par les muscles qui les commandent, les glandes à venin laissent couler leur contenu dans les deux petites plaies faites par la morsure. Le venin des araignées contribue pour beaucoup à la frayeur qu'elles inspirent. Dans nos pays cette frayeur n'est que bien rarement justifiée. Naturellement, le venin des araignées est dangereux pour les petits animaux auxquels elles s'attaquent. Mais ce qui nous intéresse,

personnellement en quelque sorte, c'est l'action de ce venin *sur l'homme*. Sauf pour le venin d'une seule espèce, cette action sur l'homme est absolument insignifiante dans nos pays.

En Europe et en Afrique du Nord, les araignées les plus mal famées sont les fameuses Tarentules ou Lycoses. Or, ces araignées, qu'on appelle encore Araignées-loups, sont inoffensives pour l'homme.

Il faut du reste s'entendre sur le terme de Tarentule. Des amis bien intentionnés m'envoient souvent de grosses araignées jaunâtres, à pattes très poilues, qu'ils ont capturées chez eux et qu'ils appellent des tarentules. Il s'agit, ou bien d'une espèce qui appartient à un ordre tout différent, celui des Sparassides, très fréquentes l'été dans nos maisons, ou bien d'une Galéode, Arachnide d'aspect assez repoussant, muni de deux gros yeux rouges au sommet de la tête, et qui se glissent parfois le soir dans les habitations. Ces deux sortes d'araignées n'ont aucun rapport avec les vraies tarentules, animaux qui vivent uniquement dans le désert au fond d'un terrier. Jamais une tarentule, espèce essentiellement casanière, ne se glissera dans une demeure. Ces tarentules, les vraies, ont du reste leur légende qui mérite d'être contée.

Leur nom dérive de celui de la ville de Tarente en Italie du Sud, aux environs de laquelle elles sont assez communes, dans la campagne.

Aux xvii^e et xviii^e siècles, a sévi, en Italie surtout, une maladie des plus curieuses.

Les gens des campagnes, piqués par une tarentule, resentaient d'abord de vives douleurs, puis ils étaient pris de fièvre, de vomissements et de délire. L'issue était — disait-on — fatale, si un traitement spécial n'était appliqué d'urgence. Pour cela on convoquait des musiciens qui jouaient des airs très rapides, d'un rythme en six-huit, rigoureusement fixé par l'usage : ce qu'on appelait des « tarentelles ». En

les entendant, les malades étaient pris du désir irrésistible de danser. Si les musiciens s'arrêtaient, ou jouaient d'autres airs, les malades retombaient de suite dans leur torpeur : aussi continuait-on pendant des heures, en relayant les musiciens au besoin, jusqu'à ce que les malades harrassés, finissent par tomber épuisés, mais guéris définitivement. Naturellement sous ce vocable de « tarentulisme » évoluaient diverses maladies, dont la danse de Saint-Guy, que la crédulité populaire attribuait aux tarentules.

Depuis un siècle, le tarentulisme a totalement disparu d'Italie, mais la légende est tenace, comme toutes les légendes, nombre de paysans y croient encore, dur comme fer, et pour rien au monde ne toucheraient à une de ces araignées.

Dans d'autres cas il s'agissait de véritables crises de folie collective, et l'expression vulgaire « être piqué » sous entendu « de la tarentule » n'a pas d'autre origine.

Les tarentules, elles, continuent à vivre dans les mêmes régions, comme par le passé, sans se soucier des fléaux qu'elles ont innocemment provoqués.

Et cependant, il y a des araignées qui sont véritablement dangereuses pour l'homme, et dont la morsure peut être fatale. Jusqu'à ces dernières années, un seul groupe d'araignées était considéré comme étant réellement venimeux : celui des *Latrodectes*. Ce genre comprend une dizaine d'espèces réparties sur l'ensemble du globe.

En Égypte il en existe deux espèces : l'une est très fréquente aux environs mêmes de Port-Saïd, tout le long des berges du canal d'eau douce : elle s'y tisse dans les branches basses des arbustes qui les bordent une toile-demeure d'un gris sale, dans laquelle elle vit. C'est le *Latrodecte* pâle, ainsi nommé à cause de sa couleur blanc d'ivoire : il est totalement inoffensif, et en le manipulant, il m'est souvent arrivé d'être piqué sans ressentir autre chose qu'une douleur insignifiante.

La seconde, le *Latrodecte* géométrique, doit son nom aux

dessins d'aspect géométrique qui couvrent son dos. Il est grisâtre et aussi inoffensif que la première. Jusqu'à ces dernières années il était considéré comme une espèce exclusivement tropicale ; or, je l'ai retrouvé à Port-Saïd, dans mon jardin, ce qui montre que son habitat est bien plus vaste qu'on ne le pensait.

Pourquoi ces deux espèces sont-elles inoffensives *a priori*? Du seul fait de leur couleur. Il est en effet prouvé que les seuls Latrodectes dangereux sont d'une couleur très spéciale qui attire de suite l'attention : ils sont d'un noir d'encre, d'un noir de jais, soit en totalité soit avec quelques taches d'un rouge rubis, telle l'espèce européenne appelée le Latrodecte à treize points.

Elle habite surtout l'Europe Orientale : les steppes Russes et l'Ukraine où on l'appelle le « Karakurt » ; elle est plus rare dans les Balkans, en Italie et en Corse (où on l'appelle la « malmignatte »), on l'a même signalée en France aux environs d'Avignon. Cette espèce est venimeuse, et ses dégâts envers le bétail ne sont pas à dédaigner. Cependant l'on n'a jamais signalé d'accidents mortels chez l'homme. Une autre espèce, toute noire celle-là, sévit en Australie : on l'appelle le « Katio » ; une autre, à Madagascar, très redoutée des indigènes est nommée la « menavoude ».

Mais la plus dangereuse de toutes, responsable de la plupart des décès (plusieurs centaines par an) habite le Brésil et les régions chaudes de l'Amérique de Sud. Elle remonte jusqu'au Mexique et dans les déserts de l'Ouest des États-Unis, où on l'a surnommée « The Black-widow » : la Veuve noire. Chose digne de remarque, ces Latrodectes venimeux sont presque les seuls à avoir reçu un nom populaire : triste privilège qu'ils doivent à l'effroi qu'ils inspirent. Comme nos deux espèces égyptiennes sont inoffensives, elles n'ont pas encore défrayé la chronique, aussi n'ont-elles pas de surnom.

Un savant américain, M. Baerg a eu le courage de se faire

mordre volontairement par une « veuve noire », et de noter avec sang-froid les suites de cette morsure. Le bout du doigt mordu devint blanc comme après un piqûre d'abeille, puis rouge avec un peu d'enflure. Un quart d'heure après, débutèrent des douleurs extrêmement vives, qui gagnèrent successivement la main, puis le bras, puis tout le côté et enfin tout le corps. On dut l'admettre à l'hôpital avec une forte fièvre et il resta pendant 48 heures dans un fort piteux état, nullement désireux par la suite de recommencer son expérience. . .

Pendant longtemps, ces *Latrodectes* furent considérés comme les seules araignées dangereuses. Tout récemment, en 1936, un de nos compatriotes, le D^r Vellard, directeur de l'Institut Pasteur de Rio de Janeiro, a considérablement accru nos connaissances sur les araignées dangereuses dans son livre *Le venin des araignées* consacré aux araignées du Brésil.

Contrairement à ce que l'on croyait jusqu'alors, il a démontré que plusieurs autres espèces sont dangereuses. Et, tout d'abord, les grosses *Mygales* chasseresses appartenant à un large groupe qui compte près de 300 espèces, celui des *Théraphoses*. « Dans toutes les régions où ces araignées sont largement représentées, écrit le D^r Vellard, les *Mygales* sont presque toujours tenues pour dangereuses ; quand les *Théraphoses* sont rares ou absentes, les *Mygales* sont souvent regardées comme inoffensives. »

A côté de ce groupe celui des *Ciènes*, assez grosses araignées de 4-5 cm. de long, possède un venin convulsivant qui est capable de tuer un adulte en quelques heures. La plupart des accidents mortels par morsure d'araignée leur sont dus.

Enfin, si les tarentules de nos régions sont toutes inoffensives, il n'en est pas de même au Brésil, où elles causent des accidents moins graves que celles des groupes précédents, en ce sens qu'ils sont seulement locaux, mais

toutefois susceptibles de provoquer des désordres cutanés assez étendus avec gangrène locale, et escarres très longues à guérir.

Des travaux précédents, il faut retenir qu'il existe deux grands groupes de venins chez les araignées : ceux qui causent des accidents nerveux et convulsivants et qui peuvent être mortels (Ctènes et Latrodectes) et ceux qui causent des lésions purement locales (Lycoses). Comme en pratique l'individu mordu est le plus souvent dans l'impossibilité de fixer le médecin sur l'espèce en cause, le Dr Vellard a dû créer un sérum mixte, qui agit bien dans les deux cas. Grâce à ce savant Français, la mortalité par morsure d'araignée a considérablement baissé dans toute l'Amérique du Sud.

Pour nous qui vivons en Égypte, nous n'avons rien à craindre des araignées.

*
* *

Un exposé de la biologie des araignées, aussi succinct qu'il soit, ne serait pas complet s'il n'y était fait une certaine place à l'étude des phénomènes de leur reproduction. But suprême de la vie chez tous les êtres vivants, cet acte présente chez ces animaux des particularités si surprenantes, des suites si dramatiques qu'il est nécessaire de l'étudier en détail.

Chez les araignées, les sexes sont toujours séparés. Mais, alors que chez leurs proches voisins les insectes, il est le plus souvent impossible de les reconnaître à l'aspect extérieur de l'animal, chez elles, ils se reconnaissent au premier coup d'œil — chez les adultes du moins, car les caractères sexuels n'apparaissent qu'à la dernière mue. Comme chez les autres animaux les glandes reproductrices sont situées à l'intérieur de l'abdomen, et leur canal excréteur débouche comme je l'ai signalé entre les deux poumons. Chez la femelle c'est

une simple fente transversale qui a reçu le nom d'épigyne.

Mais les mâles présentent quelque chose de bien plus curieux : leurs organes d'accouplement sont totalement séparés des glandes reproductrices : ils sont situés à l'extrémité des pattes mâchoires ou palpes, tout près de la bouche. Sur le dernier ou l'avant-dernier article de ceux-ci se trouve un organe spécial, le plus souvent en forme de poire qu'on appelle le « bulbe ». On voit très bien à l'œil nu les mâles porter à l'avant de la tête ces étranges organes qui leur servent à féconder les femelles, nous allons voir comment. Le bulbe est creusé d'un petit canal qui se termine près de son extrémité ; de l'autre côté, il finit par un cul-de-sac un peu dilaté. A part les calmars et poulpes qui eux aussi ont une paire de leurs bras transformés en organe sexuel mâle, cette disposition est unique dans la nature. Cette étrange anomalie avait depuis longtemps attiré l'attention des naturalistes étudiant l'anatomie des araignées ; ils avaient vainement cherché, par la dissection la plus fine, les canaux qu'ils supposaient à bon droit, devoir relier les bulbes d'accouplement aux glandes mâles situées dans l'abdomen. Ils étaient restés bredouilles : il y a à cela raison ; c'est que ces canaux n'existent pas. Comment donc se fait le transport des éléments fécondants de l'abdomen aux bulbes ? Il a fallu longtemps pour le trouver, la plupart des araignées ayant des amours nocturnes, et ce transfert s'effectuant par des voies si inattendues qu'on n'aurait pu l'imaginer, avant d'y avoir assisté de façon indiscutable. On ne saurait trop admirer la patience des chercheurs qui sont parvenus à la solution de ce petit problème, resté si longtemps une énigme.

Lorsque, mû par l'instinct, le mâle est prêt à la reproduction, il commence par bâtir une petite toile toute simple, en général triangulaire, formée de quelques fils très lâches. Les naturalistes l'appellent « la toile de copulation ». Puis, il se place au milieu de celle-ci et laisse en quelque sorte couler

par son orifice génital le contenu de ses glandes, qui vient former une grosse gouttelette au centre de la toile. Il se retourne, ensuite, et y pose successivement ses deux bulbes. Le liquide séminal y monte par capillarité.

On ne saurait mieux comparer cette opération qu'à celle que nous accomplissons en remplissant notre stylo. Le voilà désormais prêt à jouer son rôle ; et voilà la façon extraordinaire dont le contenu des glandes génitales parvient aux bulbes. La partie la plus dangereuse de sa tâche reste à accomplir au mâle, souvent un gringalet, en comparaison de sa corpulente femelle. Il part maintenant en quête d'une compagne. Le voilà bientôt arrivé aux abords d'une toile. Alors a lieu le second acte de la reproduction : *les préliminaires*.

Ceux-ci varient selon les espèces. Certaines araignées sauteuses se livrent avec leur abdomen à des mouvements de pendule qu'on a appelé des « danses ». D'autres, les Épeires par exemple, pratiquent une sorte de téléphonie. Avant de se risquer sur la toile, le mâle tâte le terrain en imprimant aux fils de la toile, de petites secousses rythmées. Si la femelle est de bonnes dispositions, elle y répond par des secousses analogues ; et ce petit jeu se prolonge parfois très longtemps au point de lasser la patience de l'observateur.

Si elle est au contraire mal disposée elle bondit sur l'intrus, qui en attendant une meilleure occasion n'a d'autre ressource que de déguerpir au plus vite, en se laissant choir au bout de son fil.

Monsieur s'est risqué sur la toile : il s'approche à pas circonspects. Alors a lieu l'avant-dernière phase amoureuse : les « agaceries pré-nuptiales » pendant lesquelles les deux animaux se tiennent par le bout des pattes antérieures, ce qui ressemble à la célèbre « promenade » des scorpions. Ces manœuvres préludent à l'acte final : le mâle introduit successivement ses bulbes dans l'épygine de la femelle, comme « à bout de bras ». Cette dernière phase de l'accouplement est assez brève. Puis,

le mâle lâche brusquement sa femelle et s'empresse de déguerpir.

Il y réussit parfois. Le plus souvent il se trouve pris sous les redoutables crochets venimeux de sa compagne, et la charmante matrone, aussitôt l'acte terminé, n'hésite pas une seconde à lui planter ses crocs dans le corps, puis à s'en repaître tranquillement. Chez les araignées, le marié assiste en général au repas de noces, mais c'est au titre de plat de résistance et non à celui de convive.

On voit que le rôle de soupirant d'une araignée n'est pas une situation de tout repos ! Les mâles qui ont réussi à s'enfuir n'ont guère un sort plus enviable. Ayant rempli leur rôle, ils périssent misérablement dans les jours suivants, complètement épuisés. Seule la femelle survit à ces tragiques amours.

*
* * *

Les soins dont l'araignée femelle entoure sa progéniture, son instinct maternel vont maintenant nous la faire voir sous un jour plus favorable.

Une fois fécondée, l'araignée peut rester longtemps, parfois tout l'hiver sans pondre d'œufs. Mais d'habitude la ponte a lieu 3 à 4 semaines après la fécondation. Les œufs sont sphériques, d'environ un millimètre de diamètre et de couleur blanchâtre. Leur nombre est très variable puisqu'il oscille selon les espèces, d'une vingtaine à quelques milliers. Ils ne sont pas abandonnés au hasard, comme ceux de la plupart des insectes, mais renfermés dans un cocon tissé par la mère. Entièrement en soie il peut revêtir des formes variées. D'ordinaire il est sphérique. L'araignée commence par construire une coupole renversée dans laquelle elle pond, puis elle achève de la fermer et lui donne enfin la forme sphérique

à l'aide de ses pattes. La plupart des espèces fabriquent ainsi de 3 à 4 cocons d'un diamètre d'un centimètre environ jusqu'à ce que le contenu de leurs ovaires soit épuisé. La surface en est parfois hérissée de petites pointes, dans d'autres cas il est suspendu à un fil.

Une fois terminé, le cocon est rarement abandonné par la mère. Les espèces qui meurent aussitôt la ponte achevée, ont soin de la dissimuler entre des feuilles ou sous une pierre, sous une écorce, etc. Le plus souvent les soins continuent et la mère surveille l'éclosion. Une famille entière, celle des *Lycoses*, a trouvé une façon originale de le surveiller : elles le portent constamment avec elles, appendu aux filières. Elles se déplacent avec lui et y veillent jalousement : si on tente de le leur enlever, elles le défendent. Elles ont du reste la vue assez basse : si on le remplace par un objet de même consistance et de même grosseur, une bille de liège par exemple comme l'a fait Fabre, elles ne s'aperçoivent pas de la substitution et continuent à porter et à veiller le nouvel objet avec la même sollicitude.

La *Lycose* de Narbonne, observée par Fabre, donne souvent le curieux spectacle suivant : aux heures chaudes, elle se saisit de son cocon et le fait tourner lentement entre ses pattes en l'exposant au soleil comme pour en hâter l'éclosion.

D'autres araignées, notamment le *Latrodecte* pâle, abritent leur cocon dans leur toile-demeure : à l'ouverture de celle-ci il est constant d'en trouver 2 ou 3 des dimensions d'une petite bille, qui attendent l'éclosion.

Les *Épeires* disposent le leur au centre de leur toile et elles le surveillent. D'autres enfin construisent autour de lui, au moment de l'éclosion, une sphère plus grande, de 6 à 7 cm. de diamètre dans laquelle les petits s'ébattent à leur sortie, tout en restant protégés, constituant ainsi une sorte de pouponnière, à laquelle les auteurs anglais ont donné le nom significatif de « nursery-web ».

L'éclosion a lieu de 4 à 5 semaines après la ponte ; les œufs éclosent presque tous ensemble. L'araignée nouvelle-née se dépouille de son enveloppe et subit aussitôt sa première mue. Les jeunes restent en général groupés sur la toile maternelle, y constituant une sorte de boule vivante faite de plusieurs centaines de sujets, qui s'égaillent sur la toile mais se regroupent à la moindre alerte. Les espèces errantes, les Lycoses par exemple, conservent aussi leurs petits un certain temps : ils grimpent pêle-mêle sur le dos de la mère qui les promène ainsi au hasard de ses pérégrinations. Les jeunes araignées, au début de leur existence, restent groupées par une sorte d'« instinct grégaire » sans se faire aucun mal entre elles. Cet instinct disparaîtra brusquement après la seconde mue, qui survient environ quinze jours plus tard. Alors elles se disséminent et commencent à vivre chacune pour leur compte : leur férocité naturelle apparaît alors, et leur premier repas est souvent pris aux dépens d'une consœur plus faible ; c'est dans toute son horreur, la lutte pour la vie, la loi du plus fort.

Au moment où elles se séparent ainsi, a lieu ce que les naturalistes appellent *l'exode* des araignées. Il donne lieu au « vol aéronautique » qui les disperse dans toutes les directions. Il a lieu un jour de grand vent : on voit les petites araignées qui vont y recourir grimper fébrilement sur les herbes ou les arbustes, et en atteindre le point le plus élevé. Elles émettent alors un fil qui s'allonge peu à peu, jusqu'à ce que, soulevée par le vent, l'araignée soit enlevée dans un courant d'air ascendant : on voit ainsi de nombreux fils s'élever en l'air presque ensemble : dans nos campagnes les paysans les appellent d'un nom charmant : *les fils de la Vierge*. Les petites araignées sont emportées ainsi à des centaines de mètres de hauteur, parfois beaucoup plus haut, puisque L. Berland en a retrouvé à plus de mille mètres d'altitude dans des expériences faites à bord d'un avion. Après un temps variable

elles atterrissent, plus ou moins loin de leur point de départ : l'espèce se trouve ainsi disséminée sur un rayon de plusieurs kilomètres. Darwin a même observé de ces vols aéronautiques à des dizaines de milles de toute terre, ce qui explique le peuplement des îles éloignées du continent.

*
* *

Quand j'ai écrit que dès leur seconde mue toutes les araignées changeaient radicalement de mode d'existence, j'ai commis sciemment une légère erreur. En réalité il y a de très petites exceptions : certaines espèces d'araignées passent toute leur vie en de véritables « sociétés » analogues à celles que nous connaissons chez les insectes sociaux, les fourmis, termites, abeilles domestiques, etc. Ces sociétés furent longtemps ignorées, aucune araignée de nos pays ne pratiquant ce mode d'existence. Mais sous les tropiques, ce *communisme* est le fait de quelques espèces appartenant à des familles diverses. J'emprunte à L. Berland la description d'une de ces colonies.

« Sur les buissons ou arbustes, à une certaine distance du sol, on voit, écrit-il, de grosses boules blanchâtres, de la dimension d'une tête d'homme ou même davantage, et qui sont faites de soie. Si on les ouvre, on constate que l'intérieur, rempli par un enchevêtrement de fils de soie, est occupé par des centaines d'araignées qui se meuvent dans tous les sens. L'intérieur, en effet, est creusé de nombreux passages qui se croisent, tandis que la face externe est de tissu plus serré et forme une paroi continue. Ce sont les habitants de cette sphère qui l'ont construite, et qui l'agrandissent constamment à mesure que leur nombre s'accroît, car elles sont des deux sexes, et par conséquent se reproduisent. On a même observé des sortes d'essaimges, quelques

membres de la colonie allant en fonder une autre, soit parce que leur nombre devenait trop grand, soit pour toute autre raison...

Un autre type de sociétés, très analogue a été observé au Mexique par le voyageur français Diguët. Il s'agit d'une araignée qui vit comme les précédentes dans de grosses sphères de soie. Les paysans de la région ont remarqué cette construction, ils ont remarqué que la soie retenait les insectes qui s'y posent : aussi ont-ils eu l'idée de l'utiliser pour se débarrasser des mouches qui les importunent. Ils prennent la colonie tout entière, la transportent dans leurs demeures et l'y suspendent avec une corde... ces braves gens réalisent ainsi à bon compte un piège à mouches tout à fait original...»

*
* *

J'ai, à plusieurs reprises, parlé des « mues » des araignées. Le moment est venu d'expliquer en quoi elles consistent. Au cours de leur existence, les araignées subissent un certain nombre de changements de peau analogues à ceux des serpents ; et c'est exclusivement à ce moment précis qu'elles grandissent. La première mue a lieu aussitôt après la sortie de l'œuf ; la seconde une quinzaine de jours plus tard. Ces mues s'accompagnent d'un certain nombre de changements très complexes dans l'organisme de l'araignée. Dans les jours qui précèdent la mue, la bête change d'attitude, se retire dans un abri et y reste immobile, sans prendre de nourriture.

Pendant ce temps une nouvelle peau se forme sous celle qui sera abandonnée, y compris ses dépendances : poils, épines, chélicères, griffes, partie externe des yeux ainsi qu'une petite portion du tube digestif, la partie externe des filières, etc. Lorsque cette transformation est achevée l'araignée

se suspend par ses griffettes et se libère lentement de l'ancienne peau, qui se fend dans le sens de sa longueur. La mue achevée, l'animal reste encore immobile pendant quelques heures jusqu'à ce que ses téguments se soient raffermis. Pendant ce temps elle est très vulnérable, aussi la mue est-elle toujours une épreuve sérieuse. C'est aussi au cours de celle-ci que l'araignée, comme certains insectes, a le pouvoir de « régénérer » les appendices qu'elle a perdus : ses pattes par exemple. Aussitôt perdue une patte en miniature se reconstitue à l'intérieur du moignon, et au moment de la mue, alors que la peau est encore molle, la nouvelle patte s'allonge brusquement et se retrouve de même longueur que les autres. Ainsi une araignée peut perdre à plusieurs reprises une ou plusieurs pattes sans trop de mal, pourvu qu'elle ait encore des mues à faire. Le nombre des mues varie avec les espèces : il est en général de 6 à 7. C'est seulement au cours de la dernière que l'araignée devient « adulte » et que ses caractères spécifiques apparaissent, en même temps que les caractères sexuels. Auparavant il est impossible de distinguer un mâle d'une femelle. Chez certaines espèces, tel l'*Eresus niger*, noir comme l'indique son nom scientifique, les futurs mâles changent de couleur pendant la dernière mue. Alors que la femelle conserve sa coloration noire, le mâle devient rouge brique avec quatre taches noires.

*
* * *

Quelle est la durée de la vie des araignées ? En général une dizaine de mois : de l'automne à l'été suivant ; certaines grosses espèces peuvent cependant vivre plus longtemps, 18-20 mois, et l'on connaît même, en dehors du cas célèbre de Latude, des espèces vivant 15 à 20 ans, notamment les fameuses mygales géantes d'Amérique du Sud.

*
* *

La grande loi de la nature est de « manger pour vivre » en attendant d'être mangé à son tour : comme les autres, les araignées n'échappent pas à cette immuable loi. Elles ont leurs ennemis naturels, qui par le tribut qu'ils prélèvent sur elles, contribuent à assurer le maintien de cette autre loi naturelle : la persistance du nombre d'individus de chaque espèce dans des limites à peu près fixes.

Et tout d'abord, le proverbe que les loups ne se mangent pas entre eux n'a pas été fait pour les araignées : sauf chez les espèces sociales, toute araignée est comestible pour ses collègues, non seulement d'espèces différentes, mais aussi de la même espèce et nous avons déjà vu que les mâles sont les premières victimes de cet état de choses. On a beaucoup disserté sur ces horreurs, tenté d'en trouver la cause. Un physiologiste français contemporain, le Prof. L. Binet, qui s'est beaucoup occupé du cannibalisme des Mantes religieuses, a fourni l'explication suivante : au moment de la ponte, qui exige une grosse dépense de forces, l'animal en dévorant son mâle, trouverait ainsi une nourriture plus directement assimilable que toute autre, déjà constitué de matière vivante de la même espèce. Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut, mais on ne doit pas la repousser *a priori*.

En dehors de leur propre groupe, les araignées comptent aussi un nombre considérable d'ennemis.

Tout d'abord elles paient un tribut plus ou moins grand aux animaux qui s'en nourrissent : oiseaux, mammifères insectivores, lézards et batraciens, grands amateurs d'araignées. Mais ces ennemis naturels sont moins importants que leurs ennemis spécialisés en quelque sorte et qui presque tous appartiennent au monde des Insectes. Les uns s'attaquent aux œufs des araignées à un moment quelconque de leur

développement, les autres s'attaquent aux araignées elles-mêmes dont ils font une grande hécatombe.

Les premiers recherchent surtout les cocons et y pondent des œufs, qui éclosent avant ceux de l'araignée, les détruisent en s'en nourrissant et éclosent à leur place. Parmi eux se classent surtout de nombreux petits diptères appartenant au groupe essentiellement parasite des Tachinaires.

D'autres insectes, tels les Ichneumons, ont la spécialité de pondre leur œuf sur l'araignée elle-même. Elle continue à vivre et à se développer comme si de rien n'était ; le parasite éclot et la dévore peu à peu vivante. Parfois même l'araignée subit des mues tout en portant son parasite et ce n'est qu'à la fin de son développement que ce dernier, son appétit grandissant, finit par tuer son hôte. Mais les plus intéressants de leurs ennemis appartiennent au grand groupe des guêpes solitaires prédatrices, qui alimentent leurs larves d'araignées. Elles appartiennent principalement à deux genres : les Pélopes et les Pompiles, genres largement représentés en Égypte. Tout le monde a vu déjà des Pélopes : ce sont ces grosses guêpes à sobre tenue noire et jaune, qui volent dans les jardins, en laissant traîner leurs longues pattes bien au-dessous de leurs corps ce qui donne à leur vol une allure spéciale qui se remarque de suite. Elles construisent une sorte de nid en terre séchée. Elles y entassent un nombre toujours assez considérable de petites araignées qu'elles paralysent, une trentaine environ par cellule. Ces maudits animaux ne respectent rien, et il y a quelques années l'un d'eux avait élu domicile dans ma bibliothèque et j'avais remarqué plusieurs fois ses allées et venues. Un jour désirant relire un passage de V. Hugo, j'eus la désagréable surprise de trouver collé à la tranche du livre, un superbe nid de Pélopie qui m'expliqua aussitôt la raison des fréquentes visites que m'avait rendues l'hyménoptère quelques semaines auparavant.

Le même désagrément n'est pas à craindre avec les Pompiles. Ils sont moins bons voiliers que les Pélopées, et dédaignent le vol. En général c'est à pied, ou d'un petit vol très court qu'ils recherchent leurs proies qui sont des araignées de plus fort volume. Presque tous ils sont noirs avec des ailes enfumées et s'observent facilement, arpentant le sable d'une allure saccadée en quête d'une victime. Ces Pompiles nous mettent en face d'un des problèmes les plus curieux et les plus angoissants de l'instinct des animaux. Dans l'étude que j'ai consacrée récemment à J. H. Fabre, j'ai montré comment s'y prend le Pompile pour sacrifier sa proie, et je n'y reviens pas. J'ai signalé que son instinct, comme celui des autres prédateurs, est rigoureusement fixe, que chaque espèce a son gibier de prédilection, et ne veut jamais qu'une seule proie pour chacun de ses œufs. Il est aujourd'hui démontré par des centaines d'observations de naturalistes contemporains — tels Fabre, Ferton, Berland, Brocher, pour ne citer que ceux de langue française, que l'araignée la plus puissante ne résiste pas, autrement que PAR LA FUITE, au Pompile dont elle est la proie PRÉDESTINÉE. On peut admettre, dit Berland « que le Pompile chasse une araignée déterminée, mais que celle-ci ne lutte pas. Elle semble résignée à son sort, comme s'il y avait un accord établi entre les deux, qui est désastreux pour l'araignée, puisqu'il lui est toujours fatal ». Mais vis-à-vis de tout autre Pompile que l'ennemi de son espèce, elle retrouve sa combativité et même sa férocité habituelles.

Telle Mygale brésilienne est la proie d'un Pepsis déterminé (le Pepsis est le Pompile du Brésil) : si on la met en cage en présence d'un Pepsis d'une autre espèce, dont elle n'est pas le gibier habituel, bien souvent c'est la Mygale et non le Pepsis qui sort vainqueur du combat qui n'a pas tardé à se livrer. Il y a là, vraiment, l'un des problèmes les plus curieux de l'éthologie, qui nous fait vraiment *toucher*

du doigt cette sorte d'« accord préétabli » entre le gibier et son bourreau, selon l'expression du grand arachnologue L. Berland.

*
* *

Les mœurs si spéciales des araignées, leur cycle vital particulier, leurs amours étranges qui n'ont de comparable dans le monde des Articulés que celles des Scorpions et des Mantes religieuses, les attentions particulières qu'elles réservent à leur progéniture rendent leur étude particulièrement attachante, et l'on conviendra que c'est un bien merveilleux monde que le leur.

D^r LOTTE.

L'ENTRÉE DE LA TOSCANE DANS L'UNITÉ ITALIENNE.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À LIVOURNE.

(FIN.)

Le 13 décembre 1860.

Le moment est venu, je le crois, aussi bien pour les gouvernements que pour les individus, de renoncer aux illusions volontaires qu'ils ont conservées jusqu'ici et de voir enfin les choses telles qu'elles sont, et non pas telles qu'ils voudraient qu'elles fussent.

La boîte de Pandore s'est rouverte et l'idée républicaine qui y était renfermée depuis 1851 s'est élancée de nouveau dans le monde.

Ceux qui, accablés par l'évidence, ne peuvent nier les faits, essaient de les amoindrir en disant : ce sont des fous, ils ne réussiront pas, ils ne forment qu'une infime minorité.

A ceux-là on peut répondre : « Messieurs, regardez dans le passé, étudiez les événements d'autrefois, ceux d'hier, ceux de ce matin et reconnaissez une chose profondément vraie. C'est que les Révolutions ont toujours été faites par les minorités. »

Il y a quelques jours, M. Alexandre Dumas père est passé à Livourne et j'ai eu avec lui une conversation des plus curieuses. J'ai hésité à en rendre compte à Votre Excellence,

parce que pour lui conserver son intérêt, il faudrait la rapporter textuellement et que quand il s'agit des paroles de M. Dumas, c'est presque une impossibilité.

Quoi qu'il en soit, comme je crois que cette conversation est intéressante à plus d'un titre, je prie Votre Excellence de me permettre de la lui faire connaître. Tout en lui conservant son caractère, non seulement dans l'esprit, mais dans les termes, je ne pourrai sans blesser les convenances rapporter les expressions mêmes, j'emploierai alors des synonymes ou j'indiquerai assez suffisamment la phrase pour qu'il soit possible de l'achever.

— D'où arrivez-vous ?

— De Paris.

— Qu'est-ce que vous avez été faire là ?

— Organiser pour les élections prochaines la candidature de Garibaldi dans le faubourg Saint-Antoine.

— Et vous avez réussi ?

— Plus que je l'espérais.

— Où allez-vous maintenant ?

— A Naples.

— Quoi faire ?

— Chasser le Roi Victor Emmanuel. Ah ! donc, mon cher, j'ai bien ce droit-là, car enfin, c'est moi qui ai pris Naples, vous savez cela, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

Mais comme si j'avais répondu tout le contraire, Alexandre Dumas tirant un volumineux dossier de sa poche, s'écrie avec le geste d'un marchand d'eau de Cologne qui vante sa marchandise :

— Vous voyez bien cela ?

— Oui. Qu'est-ce que c'est ?

— Ça, mon cher ami, c'est la preuve que c'est moi qui ai pris Naples. Tenez, voilà sur ce papier aux armes du Roi François II, les rapports que m'adressait chaque jour son

Ministre de l'Intérieur, Liborio Romano. Ceci, c'est la proclamation que j'ai faite pour Spinelli (1), quand le Roi a quitté Naples. Spinelli a voulu y changer quelque chose, je l'ai menacé de le lancer dans le Vésuve. Comprenez-vous Dumas corrigé par Spinelli...

— ...

— Ah! ça, mais, puisque c'est vous qui avez pris Naples et chassé le Roi François II, c'est vous aussi qui avez amené à Naples le Roi Victor Emmanuel.

— Sans doute.

— Eh! bien, pourquoi voulez-vous maintenant le chasser à son tour?

— Dans un drame, quand on a tiré tout le parti possible d'un personnage, quand son rôle est épuisé, fini, on s'en débarrasse adroitement, on le supprime. C'est ce que nous allons faire. (*S'animant.*) Que diable voulez-vous que nous en fassions? Mais c'est un crétin, un âne... C'est une vieille serviette, nous avons essuyé les ordures avec. Nous la jetons. Voyez ce que c'est que cet homme. Lisez cela.

Ici Dumas tire de son sac de voyage une nouvelle liasse de papiers. Il cherche, en tire un et me le montre :

SIRE,

« J'engage Votre Majesté à recevoir avec la plus grande distinction Alexandre Dumas mon ami dévoué et le vôtre.

G. GARIBALDI.

— Vous voyez cela. Eh! bien, mon cher ami, le Roi ne m'a pas reçu, comprenez-vous qu'il n'y a qu'un crétin qui puisse agir ainsi.

(1) Dernier Président du Conseil de François II, roi de Naples.

— Ainsi, c'est convenu, vous allez chasser les Piémontais, mais est-ce que vous êtes assez forts pour cela ?

— Oui, grâce à eux. Ils ont merveilleusement travaillé pour nous. Il est impossible d'être plus maladroits, plus stupides. Par leur raideur, leur dureté, leur avaricè, ils ont tellement exaspéré le peuple napolitain, qu'aujourd'hui, si François II rentrait à Naples, il y serait reçu avec un enthousiasme dont rien ne saurait donner une idée.

— Eh ! bien, pour montrer votre toute-puissance, allez chercher le Roi à Gaëte et ramenez-le à Naples.

— Eh ! Eh ! Non, je ne peux pas, j'ai d'autres engagements.

— Soit. Mais les Piémontais chassés, qui mettez-vous à leur place ?

— Nous, mon cher, nous.

— Qui ça, vous ?

— Garibaldi.

— Roi de Naples ?

— Pourquoi pas ? Mais il ne s'agit pas de cela. Vous allez voir et sentir un tremblement de terre au printemps. L'Europe va trembler sur ses bases, les vieux trônes vont craquer.

— La fin du monde.

— Non, la fin de la Royauté.

— Mais que ferez-vous de l'Italie ?

— Eh ! bien, mon cher, nous organiserons l'Italie en république fédérative.

— Ah ! ça, vous croyez que l'Europe, que l'Empereur vous laisseront faire ?

— L'Empereur ne veut plus de Pape à Rome, ni de Bourbon à Naples. Voilà ce qu'il veut, peu importe le reste.

— Même la candidature de Garibaldi dans le faubourg Saint-Antoine ?

— Oh ! ça, c'est autre chose. Après l'Italie, la France, l'Europe entière. Tenez, mon cher, écoutez bien. Au printemps, la Hongrie se soulève, les principautés unies la

soutiennent et s'en servent pour révolutionner les provinces chrétiennes de la Turquie. En même temps, comme nous avons reconnu que l'odeur de choucroute qui déshonore et empeste l'Acropole ne peut plus être tolérée, nous établirons une jolie petite république en Grèce, et la Macédoine nous sert de passage pour arriver au Danube.

— Alors, il faut en prendre son parti. Partout la république, partout. Mais, voyons, parlez-moi franchement, qu'est-ce que Garibaldi? Une ganache de courage ou un homme supérieur?

— Écoutez-moi, mon cher, j'ai vu bien des choses et bien des hommes, je sais ce que c'est que l'intelligence, je suis une intelligence, moi. Eh! bien, je vous déclare que je n'ai jamais rien vu de comparable à lui. C'est un homme sublime.

— Expliquez-moi donc alors comment il n'a fait que des sottises en fait d'administration.

— Ce n'est pas sa faute, il était accablé de travail. Il a rempli la tâche de dix hommes, il a été mal compris, mal secondé. Il n'a qu'un homme avec lui, Crispi. Celui-là est à la hauteur de sa mission, et attendez le printemps et vous verrez.

— J'attendrai. Mais je ne dois pas vous dissimuler que j'ai quelques scrupules. Garibaldi trahira donc le Roi?

— Du tout, pas le moins du monde. C'est le Roi qui trahira Garibaldi.

Telle est en substance, Monsieur le Ministre, cette conversation dont je n'ai cité à Votre Excellence que les parties les plus saillantes, je puis lui affirmer que j'ai reproduit les paroles mêmes de mon interlocuteur, sans y rien changer.

En rendant compte de cet entretien à Votre Excellence, je n'ai pas cru trahir une confidence ni divulguer un secret, car la conversation a eu lieu dans mon cabinet en présence d'une tierce personne, dont M. Dumas ne m'a pas même demandé le nom.

Je sais bien qu'il ne faut pas attacher une grande importance à ce que fait et dit cet homme étrange, mais enfin, lorsque ces paroles sont en harmonie parfaite avec celles de tous les Garibaldiens, quand de tous les côtés, les mêmes renseignements, les mêmes indications, les mêmes révélations viennent faire retentir à nos oreilles la cloche d'alarme, il faut bien se décider à admettre que le feu est quelque part.

Ici et à Florence, tous les hommes d'ordre, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont épouvantés de la tournure que prennent les événements.

Dans ces moments suprêmes où le sort du monde est en question, tous les regards, toutes les espérances se tournent vers l'Empereur et l'on attend avec anxiété les résolutions que Sa Majesté prendra.

Le 26 décembre 1860.

Le vol commis dans la Galerie des Offices à Florence a produit dans toute la Toscane une impression si profonde, si universelle qu'il faut avoir été dans le pays pour s'en faire une idée exacte. En apprenant ce crime, l'indignation a été générale, chacun s'est senti attaqué dans sa propriété, dans son honneur, dans sa gloire et, chose surprenante, Livourne qui ne passe pas pour être fanatique des beaux-arts, Livourne a ressenti la même émotion que Florence, Pise et Sienne.

Depuis la Révolution, c'est la première fois que le sentiment de la nationalité, de la gloire, des richesses, des splendeurs de la Toscane, se montre d'une manière aussi éclatante.

A cette occasion, les reproches les plus sanglants ont été adressés au Gouvernement de Florence et j'ai vu toutes les opinions se confondre, tous les partis s'unir dans une même indignation.

Il en est résulté pour moi une preuve nouvelle dont, je le répète, on ne peut apprécier de loin toute la portée, qu'en Toscane le sentiment est inspiré par l'entraînement irréfléchi du moment, par la peur et par une sorte de fausse honte, mais qu'au fond la pensée de l'individualité, de l'autonomie est prête à se réveiller plus forte et plus ardente que jamais.

Les reproches adressés à l'occasion de ce crime au Gouvernement de Florence ont pris un caractère politique très prononcé. Les plaintes longtemps retenues ont débordé avec une amertume et une animosité violentes.

De tous les côtés du pays des révolutions ont éclaté, qui ont montré combien il était profondément troublé. A Livourne, la ville est en quelque sorte livrée aux voleurs, chaque semaine, presque chaque nuit, des magasins entiers sont audacieusement dévalisés et la police est impuissante aussi bien à prévenir qu'à réprimer les vols.

Dans les environs d'Empoli, une bande nombreuse et qui, malgré cela, échappe à toutes les recherches, parcourt les campagnes, faisant des razzias chez les paysans aisés et les forçant par bravade à aller, dès le lendemain, dénoncer les excès qu'ils ont subis, à la garde nationale d'Empoli.

Partout enfin le pays souffre. A Florence, l'absence de la cour, le très petit nombre d'étrangers, la dissolution des grandes administrations causent une misère effroyable.

Il en est de même à Livourne où le commerce est anéanti, où, quand les ressources diminuent, la vie matérielle augmente dans une énorme proportion. Aussi, malgré tous les efforts du Gouvernement et de ses amis, l'enthousiasme factice qu'on était parvenu si laborieusement à exciter, cet enthousiasme, dont aujourd'hui encore on fait si grand bruit, n'existe plus.

Il y a quelques jours, la garde nationale mobile de Pérouse est arrivée à Livourne afin de s'y embarquer pour Naples.

Ces frères italiens ont été traités avec une indifférence dont rien ne saurait donner une idée. Personne au-devant

d'eux, pas un drapeau aux fenêtres, pas un cri, pas le moindre cortège de curieux et de badauds. Le journal *La Nazione* s'est indigné de cette réception et l'on a cherché à établir une compensation en leur faisant un adieu solennel. Ici encore, toutes les excitations officielles sont venues se briser contre l'indifférence ou, pour mieux dire, contre le mécontentement général. Depuis trois mois, la Toscane est complètement dépourvue de troupes piémontaises. A Florence, à Livourne, partout enfin, c'est la garde nationale qui fait le service.

En voyant passer ces gardes nationaux mobiles qui vont tenir garnison à Naples, à Milan, à Bologne, les Toscans se demandent pourquoi on n'en envoie pas pour alléger leurs services. *La Nation* a eu un jour le courage de faire entendre à cet égard des plaintes qui étaient bien réellement l'expression du sentiment général, mais le lendemain, elle a été obligée de revenir sur son attitude de la veille et de se donner un démenti à elle-même et à la vérité.

La formation des deux bataillons de garde nationale mobile fournis par la Toscane a causé aussi un mécontentement général. Malgré les menaces, et l'on sait que les Piémontais menacent rarement en vain, les individus désignés, non pas par sort, mais arbitrairement par l'administration, se refusaient à partir. On a été obligé d'autoriser les remplacements et beaucoup de Garibaldiens désœuvrés se sont engagés moyennant finances à servir glorieusement leur patrie à la place de ceux qu'une absence de quarante à cinquante jours aurait privés de leurs emplois, au moins dans leur commerce.

Ces héros de l'Italie méridionale aspirent à des gloires nouvelles et l'on ne saurait leur reprocher d'être égoïstes, car il faut une propagande des plus actives en faveur des enrôlements.

Le 3 janvier 1861.

La conduite du Gouvernement piémontais est sévèrement qualifiée par ceux-là mêmes qui, il y a dix-huit mois, lui étaient le plus profondément dévoués.

On lui reproche d'abandonner la Toscane, de lui avoir enlevé ses troupes, de l'avoir ainsi livrée à toutes les horreurs de la révolution et de l'anarchie.

« Vous nous avez dit qu'en nous donnant à vous, nous serions plus respectés, que nous ferions partie d'un *royaume grand et fort* et cependant, depuis le jour où cédant à la pression que vous avez exercée si durement, nous avons renoncé à notre passé si glorieux malgré notre infimité, si tranquille malgré notre faiblesse, depuis ce jour-là, nous sommes plus inquiets, plus troublés, plus menacés que jamais. »

Ces paroles que j'ai entendu plusieurs fois répéter semblent devenir l'expression de la pensée générale.

Un sentiment profond d'anxiété pèse sur tous les esprits, on prête l'oreille à tous les bruits, on croit à toutes les nouvelles et surtout à celles qui sont le plus inquiétantes. On se figure qu'on est menacé dans sa vie, dans sa propriété. Aujourd'hui, M. Appelius, consul général de Prusse, négociant honorable, qui habite la Toscane depuis trente ans et dont jusqu'ici j'ai toujours apprécié l'esprit juste et le jugement réfléchi, me disait textuellement ceci : « Nous retournons à l'année 1848 ; à cette époque-là et pendant dix-huit mois, je ne suis jamais sorti sans avoir des pistolets dans mes poches. Avant un mois, nous serons obligés de prendre les mêmes précautions. »

J'ai eu souvent l'occasion de dire à Votre Excellence que depuis l'annexion le Gouvernement piémontais, loin de

gagner l'affection des populations qu'un entraînement irréflichi et des manœuvres habiles ont poussées vers lui, avait au contraire perdu beaucoup de terrain.

Pendant longtemps il a eu le champ libre. Ses amis agissaient en maîtres, en despotes même et ordonnaient une affection que personne n'osait combattre. Aujourd'hui, le Piémont a de terribles adversaires et je ne crois pas qu'il y ait un seul des volontaires de Garibaldi qui ne revienne dans ses foyers le cœur gonflé de la haine la plus ardente contre eux. Leurs accusations sont partout accueillies et l'on y croit d'autant plus que l'on éprouve, quoique moins vivement, les mêmes sentiments.

Je constate cette situation et je me permets d'appeler sur elle l'attention de Votre Excellence, car elle servira à expliquer les événements qui, je le crois, s'accompliront bientôt en Italie.

Le 28 janvier 1861.

Son Altesse le Prince héréditaire de Piémont, accompagné de son frère, le Duc d'Aoste, est arrivé par mer à Livourne le 24 de ce mois. Leurs Altesses Royales n'ont fait que traverser la ville pour se rendre à la station du chemin de fer de Florence. Les dépêches télégraphiques, les journaux ont signalé la réception enthousiaste qui a été faite aux jeunes Princes.

Je regrette de devoir dire à Votre Excellence que rien dans l'attitude de la population ne saurait justifier le compte rendu des journaux officiels.

La garde nationale, convoquée tout entière, avait fourni à peine un bataillon de trois cents hommes. Les fenêtres étaient, il est vrai, ornées de drapeaux aux couleurs nationales, mais dans les rues que devait parcourir le cortège, la population était fort clairsemée.

Lorsque les Princes ont passé, à l'exception des cris poussés par une bande de gamins qui couraient après leur voiture, je n'ai entendu aucun vivat, aucun applaudissement.

Quelques instants avant l'arrivée de Leurs Altesses Royales, M. Ricasoli accompagné du Gouverneur de Livourne a parcouru la principale rue de la ville pour se rendre au port. Son Excellence a été accueillie par un silence profond et j'ai remarqué que personne dans le peuple ne se découvrait devant la plus haute personnification du mouvement italien unitaire en Toscane. M. Ricasoli, impatienté de cette grossièreté, a pris le parti de saluer la foule et j'ai constaté à plusieurs reprises que cette résolution excitait l'étonnement ou des rires peu convenables. L'impression produite sur les masses par la vue de Leurs Altesses Royales n'a pas été favorable.

Le 4 février 1861.

On attend avec anxiété le discours de Sa Majesté aux grands Corps de l'État, et je sais de bonne source que le parti d'action a ajourné jusque-là les grandes résolutions qui doivent décider de la paix ou de la guerre au printemps prochain.

Le 11 février 1861.

J'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence avec quelle anxiété le discours que Sa Majesté devait prononcer devant les grands Corps de l'État était attendu en Toscane. Chaque parti l'exploitait à l'avance et il n'était certainement pas encore rédigé qu'il en circulait plusieurs versions, toutes contradictoires et, cependant, toutes authentiques.

On assurait entre autres que le discours contiendrait une phrase qui annoncerait que le Saint Père ayant dédaigné tous les conseils de l'Empereur, Sa Majesté l'abandonnait à lui-même et rappelait ses troupes. On affirmait que tout en regrettant que le Piémont n'eût pas suivi les avis de la France, on n'en était pas moins forcé de s'incliner devant les faits accomplis et qu'on acceptait le Royaume d'Italie, sans l'acceptation géographique la plus étendue. Enfin on prédisait un paragraphe relatif à la non-intervention et dont les termes comminatoires éclateraient comme un coup de tonnerre.

Les dépêches télégraphiques parvenues dès le 4 au soir et celles du 5 ont apporté des lambeaux de phrases qui ont paru donner raison aux prédictions.

Le parti Piémontais s'en est emparé avec une ardeur et il faut le dire, une intelligence remarquable et il a agi de telle façon que quand le vrai discours a été connu *in extenso* les esprits étaient si bien travaillés qu'on l'a lu et compris, non pas tel qu'il est, mais tel qu'il avait été expliqué à la suite des phrases tronquées du télégraphe.

L'aveuglement à cet égard dépasse tout ce qu'il est possible d'imaginer.

Mais si le public apprécie ainsi le discours de l'Empereur, les chefs du parti le comprennent d'une manière toute différente. On m'a affirmé que dès le 4 au soir le texte en était parvenu à Turin et à Florence et que l'impression qu'il avait causée avait été des plus sérieuses. M. le Comte de Cavour en aurait si bien compris la portée que d'après des renseignements que j'ai tout lieu de croire authentiques, il aurait adressé dans la nuit à M. Ricasoli une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Faites trouver le discours de l'Empereur très favorable à la cause italienne. Appuyez sur la non-intervention. »

Cette fois encore le mot d'ordre a été exécuté avec une intelligence qui explique le succès obtenu.

Le public était sous le coup des impressions qu'on lui avait fait ressentir lorsque le discours de Lord John Russel est venu modifier singulièrement la situation.

La déclaration faite au Parlement que l'Angleterre voulait seule l'unité de l'Italie et que la France, la Russie, l'Autriche et la Prusse étaient contraires à cette combinaison, a produit une sensation profonde. Un grand nombre de ceux qui s'étaient laissé tromper par la presse dévouée au Piémont a reconnu son erreur. Le discours de Lord John Russel a renversé l'échafaudage destiné à cacher le discours de l'Empereur qui alors est apparu dans toute sa vérité.

Aujourd'hui les discussions les plus vives sont engagées dans le sein du parti piémontais sur les interprétations à donner à ces deux actes si importants. Les hommes qui le dirigent espèrent à force d'audace cacher leurs craintes au public et ils tremblent que la confiance aveugle qu'il a eue jusqu'ici en eux ne soit ébranlée.

Le parti piémontais, depuis Villafranca, affirme que l'Empereur veut l'unité de l'Italie, qu'il ne faut pas faire attention à ses paroles, mais à ses actes, et quand on essaie de discuter, il écrase les contradicteurs par le raisonnement suivant :

« L'Empereur est tout puissant en France, en Europe, mais il a cependant des ménagements à garder avec les vieux partis et les vieilles dynasties. C'est lui qui nous inspire, nous guide et nous protège, mais dans l'intérêt même de notre cause, il doit parfois, lui paraître hostile. Ceci n'est pas une supposition, les faits le prouvent hautement. L'annexion de l'Italie centrale, l'expédition de Sicile, l'invasion des Marches, de l'Ombrie, du Royaume de Naples ont donné lieu à des protestations, à des notes sévères, au rappel du Ministre de France à Turin, et cependant nous avons pu marcher, marcher toujours sans nous arrêter un seul moment, croyez-vous donc que si l'Empereur l'avait bien voulu, nous aurions pu faire un pas ? Non, avec un seul mot, il nous arrêtrait. »

Ce raisonnement, que j'ai entendu faire mille fois, a toujours convaincu ceux auxquels il était adressé.

Aujourd'hui on se permet quelques objections. On dit : « Mais si tout le monde en Italie sait à n'en pas douter que quand l'Empereur dit tout haut non, il nous conseille tout bas oui, ce que nous savons tous, l'Europe doit le savoir aussi. Or si elle le sait, le but de l'Empereur est manqué. »

A l'occasion du discours de Lord John Russel, on ajoute : « La déclaration faite au Parlement ne permet plus d'équivoque. Si l'Empereur avait voulu l'unité de l'Italie, il n'aurait pas essayé de donner le change à l'Angleterre qui la désire aussi. Il ne se serait pas exposé à ce que cette puissance qui n'a dépensé ni un homme ni un shilling pour nous, pût prendre à la face du monde une position qui établit en quelque sorte sa prépondérance, puisqu'elle seule veut l'unité et que l'unité se fait malgré la France, la Russie, la Prusse et l'Autriche. »

Je dois dire à Votre Excellence que ces arguments que j'ai entendu répéter plusieurs fois depuis quelques jours, semblent vivement déplaire aux unitaires.

Le 20 février 1861.

Depuis la dernière dépêche que j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence de graves événements sont survenus en Italie. La prise de Gaëte, le discours prononcé par Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel à l'ouverture du Parlement, et enfin la suppression de l'autonomie de la Toscane ont, tour à tour, occupé les esprits autour de moi. La prise de Gaëte était prévue et, le jour où la flotte française s'est éloignée, j'ai entendu affirmer de la manière la plus positive que la reddition de la place aurait lieu avant l'ouverture du Parlement.

Parmi les Italianissimes, les avis étaient partagés, les uns voulaient l'occupation de Gaëte par tous les moyens possibles, avouables ou non, les autres demandaient que le canon seul fût employé et que ce fût par la brèche que l'armée piémontaise entrât dans la place.

La question reste toujours indécise et l'on ne se rend pas encore un compte bien exact des raisons qui ont amené la reddition de cette formidable forteresse alors qu'elle avait encore trois mois de vivres et de grands approvisionnements militaires.

Bien que, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, la capitulation de Gaëte ne fît de doute pour personne, la nouvelle n'en a pas moins produit une grande sensation.

Les uns y ont vu l'anéantissement de leurs dernières espérances ; les autres un pas de plus dans la voie de l'unité italienne.

Le discours adressé par Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel au Parlement italien a été accueilli par des sentiments bien différents, suivant l'opinion des gens qui le lisaient.

La majorité, c'est-à-dire tous ceux qui voient le salut de l'Italie dans la modération relative et dans la paix, a puisé dans les paroles du Roi une sécurité, une confiance qui, certainement, n'auraient pas été aussi complètes si la lassitude, causée par les craintes de l'avenir n'avait pesé avec autant de force sur tous les esprits.

La minorité, au contraire, a trouvé mauvais que Sa Majesté n'ait parlé ni de Rome, ni de Venise, et ce silence est exploité avec une violence inconcevable contre le Gouvernement du Roi et, surtout, contre M. de Cavour. Les mots trahison, lâcheté, résument l'indignation de ce parti qui semble décidé à lancer l'Italie dans de nouvelles aventures.

Il se plaint aussi des termes dans lesquels le discours parle de Garibaldi et des éloges qu'on lui a donnés avec une

avarice sordide. C'est une aumône, dit-on, et Garibaldi est assez riche pour donner et trop fier pour recevoir.

Enfin une question locale, mais qui cependant touche à la politique générale, vient d'être résolue. L'autonomie toscane a cessé d'exister. J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence le numéro du *Moniteur Toscan* qui publie le décret rendu à cette occasion.

La cessation de l'autonomie toscane est un fait trop grave pour être abordé incidemment. Il convient de l'examiner avec toute l'attention qu'il comporte et c'est ce que je me propose de faire aussitôt que le pays dans lequel je réside en aura ressenti les premières conséquences.

La dernière brochure de M. de la Guéronnière a produit, surtout avant son apparition, une profonde sensation (1). Cette fois encore les extraits publiés par les dépêches télégraphiques avaient si vivement impressionné le public que, lorsque la brochure a été connue *in extenso*, il a éprouvé une sorte de désappointement.

L'opinion générale autour de moi lui donne cependant une sérieuse importance et la grande majorité des lecteurs en tire une conclusion toute différente de celle qui s'y trouve matériellement imprimée.

Aujourd'hui le bruit de l'évacuation de Rome par nos troupes agite toute la ville. Je ne sais quel incident, autre que la brochure, peut avoir donné lieu à ces rumeurs, qui impressionnent d'autant plus la population qu'elles sont propagées par les personnes les plus considérables.

Pendant que dans les hautes sphères gouvernementales on s'efforce de calmer les esprits, de modérer les ardeurs, et qu'on emploie tous les moyens pour arriver à des solutions

(1) Cette brochure était intitulée : *La France, Rome et l'Italie*. Le Pape était donné comme responsable des désordres de l'Italie.

pacifiques, le parti d'action, qu'on affecte trop de dédaigner, se prépare à de nouvelles expéditions.

Des écrits anonymes, dans lesquels on appelle en termes violents le peuple aux armes, commencent à circuler et le soir, des bandes de gamins parcourent les rues en chantant des chansons nouvelles, dont l'air et les paroles varient, mais dont le refrain est invariablement ces mots : *Andiamo in Ungheria*.

Au milieu de ce fatras prétentieux et ridicule il est une idée qui apparaît et à laquelle chaque pas vers l'unité donne plus de force, c'est la revendication de Nice. Quant à la Corse, cela ne fait pas question et le jour où l'Italie sera puissante, il est facile de voir comment elle témoignera sa reconnaissance à la France.

Le 15 mars 1861.

J'ai l'honneur d'adresser sous ce pli à Votre Excellence un exemplaire de la *Notification* par laquelle le Gouverneur de Livourne a appris à la population de cette ville la proclamation de Sa Majesté Victor Emmanuel comme Roi d'Italie.

Cette nouvelle est arrivée vers sept heures du soir et la ville, pavée dès le matin, à l'occasion de la fête de Sa Majesté, a été brillamment illuminée.

Une troupe d'individus s'est portée devant la demeure de M. le Baron de Tschudy, ancien consul général de Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles et, par ses cris et ses menaces, l'a forcé à illuminer.

Pendant toute la journée, une foule nombreuse a stationné sur la place d'armes, attendant l'arrivée d'une dépêche qui devait annoncer qu'une grande démonstration avait lieu à Rome et que le peuple avait proclamé le Roi Victor Emmanuel.

La dépêche n'étant pas arrivée, la foule a été très déçue et il n'a rien moins fallu que le vote du Parlement de Turin pour la calmer.

Le 21 mars 1861.

On attend ici, d'heure en heure, la nouvelle d'un soulèvement de la population de Rome, le départ de l'armée Française et son remplacement par une division de l'armée italienne.

Dès qu'une dépêche télégraphique arrive, on se précipite sur les cabinets de lecture, les casinos, espérant y apprendre la grande nouvelle et comme elle n'arrive pas, on ne dissimule guère son mécontentement.

La proclamation de Sa Majesté le Roi Victor Emmanuel comme Roi d'Italie a eu lieu et je suis obligé de constater que la population livournaise n'a pas manifesté à cette occasion le moindre enthousiasme. Quelques scènes de désordre ont eu lieu le soir et les personnes qui n'avaient point illuminé ont dû céder aux cris et aux menaces d'une bande d'individus qui s'étaient donné la mission de faire partager leurs sentiments patriotiques à tout le monde. Cinq cents hommes, au plus, ont pris part à la revue de la garde nationale qui, cependant, compte un effectif de plus de deux mille hommes.

Un cortège s'est mis en marche pour parcourir la ville. Trompettes, drapeaux, chants, cris, rien n'y manquait, si ce n'est le concours de la population qui s'est montrée hostile, au moins indifférente à ces excitations garibaldiennes et maziennes. Le soir, après un banquet, dans lequel l'enthousiasme du matin s'est énergiquement retrempé, le même cortège, éclairé par des torches, a parcouru de nouveau la ville. En passant devant le consulat général de France, la foule s'est arrêtée un instant et a crié avec plus de violence que partout ailleurs : *Viva Garibaldi! Viva Mazzini! Viva il popolo Re!*

D'après des renseignements qui me parviennent, la même démonstration s'est produite à Florence, où les cris de *Viva Garibaldi! Viva l'Italia libera! Viva la guerra! Viva Venezia libera! Fuori lo straniero anche da Roma!* se sont fait entendre jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le 25 avril 1861.

Les dernières séances du Parlement de Turin ont causé une impression profonde autour de moi (1). On se demande avec effroi ce qui va résulter de l'antagonisme si hautement établi entre le Gouvernement du Roi et Garibaldi.

Les Toscans, en général, sont peu enclins aux partis extrêmes. Aussi puis-je assurer à Votre Excellence que la grande majorité de la population est hostile à Garibaldi. Si les interpellations de M. le Baron Ricasoli ont eu cela de bon qu'elles ont déchiré les masques et montré la vérité dans toute sa laideur, on s'accorde à dire qu'elles ont aussi singulièrement dissipé le prestige dans lequel la Révolution italienne se drapait si orgueilleusement.

« Encore un orage comme celui-là, disait hier devant moi un homme intelligent du parti unitaire, et notre manteau de pourpre, qui a singulièrement déteint, ne sera plus qu'une guenille sous laquelle nous ne réussirons pas à cacher les ulcères qui rongent notre corps. »

(1) Il y eut au Parlement de Turin une discussion entre Cavour et Garibaldi, qui dura trois jours.

Le 26 avril 1861.

Hier vers trois heures l'autorité a fait afficher la dépêche télégraphique suivante :

Torino, 25 Aprile, ore 11.½ ant.

« In seguito al desiderio espresso dal generale Garibaldi, ieri sera ebbe luogo un colloquio fra esso ed il conte Cavour nei termini i piu intesi. Il generale dichiaro di non voler creare alcun imbarazzo alla politica del Ministero. Piu tardi ebbe luogo parimenti una riconciliazione tra i generale Garibaldi e Cialdini. »

A peine cette dépêche était-elle affichée que de toutes parts les drapeaux aux couleurs nationales étaient arborés sur les édifices publics et sur un grand nombre de maisons particulières.

L'impression première a été très vive et très générale.

La joie qu'on a témoigné à la nouvelle de la réconciliation de Garibaldi avec le Gouvernement du Roi prouve selon moi deux choses : d'abord l'anxiété que leur désaccord faisait éprouver et que je signalais à Votre Excellence ; en second lieu, l'importance immense qu'a encore aujourd'hui Garibaldi.

Ce matin les bonnes impressions d'hier paraissent un peu moins vives et l'on se demande combien de temps durera cette réconciliation éternelle.

Le 18 mai 1861.

Le jour anniversaire de la naissance du Grand Duc Ferdinand IV des manifestations sympathiques ont eu lieu dans un grand nombre de localités de la Toscane.

Le 10 juin 1861.

La mort inattendue de M. le Comte de Cavour (1) a produit autour de moi la plus profonde et la plus douloureuse impression.

Le parti unitaire en est atterré et je ne crois pas que la paix de Villafranca elle-même lui ait porté un coup aussi terrible.

Le parti révolutionnaire n'a pas su modérer sa joie et dès le soir du jour où la grande nouvelle a éclaté, il s'est réuni dans un banquet où les plus cyniques oraisons funèbres ont été prononcées.

Le parti réactionnaire a gardé plus de mesure et si à travers son masque de douleur on a pu voir un instant rayonner un certain contentement, la réflexion l'a bien vite ramené à une plus juste appréciation des conséquences que doit entraîner pour lui la mort de M. de Cavour.

Beaucoup de personnes honorables qui ne partageaient pas ses idées et les combattaient se disent aujourd'hui que lui seul avait le prestige, le courage et la force nécessaires pour dompter la Révolution qui s'agite et gronde depuis deux ans en Italie.

Ceux-là (et ils sont nombreux) sont aujourd'hui atterrés et ils attendent avec anxiété la marche des événements.

Les désordres qui ont éclaté à Florence le 6 de ce mois viennent encore ajouter à leur terreur.

A l'occasion de la procession de l'octave de la Fête-Dieu, les membres de l'aristocratie florentine restés fidèles à la maison de Lorraine avaient décidé d'assister solennellement

(1) Cavour était mort le 6 juin.

à la cérémonie, comme ils le faisaient sous l'ancien Gouvernement. Pour donner plus d'importance à leur démonstration et en faire comme une sorte de protestation contre le Gouvernement qui s'abstenait, ils s'y rendirent en livrée de gala et avec leurs décorations.

Le peuple qui s'agenouillait pieusement sur le passage de l'archevêque regardait avec un certain étonnement, mais sans aucun sentiment de colère, le cortège des représentants du passé, lorsqu'au retour de la procession un mot jeté dans la foule changea ses dispositions.

« C'est pour insulter à la mémoire du Grand Cavour que cette démonstration a lieu. »

Ces paroles colportées par les affidés de Dolfi, ce boucher révolutionnaire qui règne aujourd'hui par la terreur dans la douce ville des Médicis, excitent le peuple qui s'ameute, sépare le cortège aristocratique de la procession, le presse, l'entraîne, le menace et le poursuit enfin jusque sur les marches du Dôme où il s'est enfui.

Le désordre est alors à son comble, l'archevêque est menacé et frappé, dit-on, d'un coup de pierre, le prince Corsini est foulé aux pieds, sa voiture criblée de projectiles, un coup de pistolet est tiré sur une autre voiture qui attendait une dame à la porte d'un hôtel où elle était entrée faire une visite.

Dolfi intervient alors et quelques mots de lui suffisent pour apaiser ce peuple que ses complices ont soulevé. Quand tout est fini le Gouvernement s'émeut, la générale est battue et la garde nationale accourt avec une ardeur superbe pour mettre fin au désordre depuis longtemps accompli et calmé.

Le lendemain, la *Nazione* et les autres journaux de la même couleur proclament à l'envi l'admirable conduite du peuple, de Dolfi, de la garde nationale, et flétrissent énergiquement la conduite de ceux qui ont osé insulter à la douleur de l'Italie tout entière.

La mort de M. de Cavour est un des événements les plus

graves qui puissent arriver en ce moment et dans une prochaine dépêche j'aurai l'honneur d'exposer à Votre Excellence les impressions qu'elle produit autour de moi.

Le 11 juin 1861.

Les désordres arrivés à Florence à l'occasion de la procession du *Corpus Domini* ont profondément agité les esprits et il est à craindre qu'ils ne soient que le commencement d'une ère de troubles qui bouleversera l'Italie.

On cherche à donner à la démonstration du parti réactionnaire une gravité plus grande que celle qu'elle a réellement. Il résulte en effet des renseignements que j'ai recueillis auprès des personnes les mieux informées que la mort de M. de Cavour n'a pas inspiré cette triste exhibition qui était décidée depuis quelques jours.

En présence de l'abstention du Gouvernement, le prince Corsini et ses amis ont pensé qu'il était à propos de se montrer et de protester par leur présence contre ce qu'ils appellent le mépris officiel de la Religion.

On affirme que s'ils s'étaient contentés de suivre la procession en chrétiens et non en hommes politiques, on aurait respecté leur conviction religieuse. La vue de leurs voitures et de leurs livrées de gala, les décorations autrichiennes et *lorraines*, dont ils s'étaient parés, ont donné un autre caractère à leur démarche et d'autres pensées à la foule.

J'ai peine à croire que dans tout état de cause leur présence à la procession eût été supportée par le parti exalté.

Bien avant le jour de la cérémonie et lorsqu'on ignorait encore quelle serait l'attitude de ces Messieurs, le Gouvernement était informé des troubles qui se préparaient.

Dès le matin, Dolfi et ses affidés étaient sur la place du Dôme, attablés au café de l'Helvétie, et des émissaires arri-

vaient et parlaient incessamment de ce quartier général pour rendre compte de ce qu'ils avaient fait et pour se répandre dans la ville.

Les hommes sensés de tous les partis blâment la démonstration du prince Corsini et de ses amis et disent que la nouvelle de la mort de M. de Cavour devait les faire renoncer à un acte qui pouvait être considéré comme une provocation.

Il résulte des renseignements les plus positifs que l'archevêque a été outragé gravement par un capitaine de l'artillerie de l'armée, qui lui a lancé à la figure un bout de cigare mâché.

Il y a une grande excitation dans les esprits et la moindre circonstance peut servir de prétexte pour faire éclater l'incendie qui couve depuis longtemps.

Le 14 juin 1861.

Par les soins de la municipalité de Livourne un service solennel en l'honneur du Comte de Cavour a été célébré le 13 dans l'église Notre-Dame del Soccorso.

Le gonfalonnier de la ville m'ayant adressé une invitation, j'ai cru devoir assister à cette cérémonie et m'associer ainsi aux témoignages de regret et de douleur donnés à la mémoire de l'homme éminent que l'Italie vient de perdre.

Toutes les autorités civiles, militaires et judiciaires, la Chambre de Commerce, des députations de tous les métiers remplissaient l'église, où la cérémonie a eu lieu avec beaucoup d'ordre, de pompe et de convenance. La rue de Magenta, qui conduit à l'église, était ornée de cyprès et de colonnes tronquées, reliées par des cordons de verdure.

Cette décoration produisait un très bel effet, mais j'ai entendu déplorer les moyens qu'on avait employés pour la faire. La municipalité de Livourne, ne sachant où prendre les cyprès dont elle avait besoin, a fait enlever de force ceux

qui se trouvaient dans le cloître du couvent des capucins.

Pendant la cérémonie et d'après l'ordre de la police, toutes les boutiques ont été fermées, mais une heure après, la ville avait repris l'aspect qu'elle a aux jours de fête.

La population, avec ses plus beaux vêtements aux couleurs tapageuses, se promenait dans les rues, admirant les belles tentures noires qui pendaient aux balcons et les drapeaux ornés de crêpes qui flottaient au vent.

Le soir, la fête a été complète. La rue de Magenta, brillamment illuminée avec les lampions insoucians qui ont servi à célébrer tant de fêtes, de joies et de triomphes, tant de ruines, de désastres et de métamorphoses, était remplie d'une foule bruyante, animée par la beauté du spectacle.

Au fond, le fronton de l'église de Notre-Dame del Soccorso se détachait en lignes de feu sur le ciel un peu sombre et le portail ouvert laissait voir brillamment illuminé le catafalque dressé au milieu du chœur et autour duquel avait eu lieu la cérémonie du matin.

Les journaux vont raconter en termes pompeux la douleur de tout ce peuple, pleurant l'un de ses plus grands citoyens et faisant retentir l'air de ses sanglots et de ses douleurs. Ce sera magnifique et plus d'un pleurera réellement en lisant que tant de larmes ont coulé.

Spectateur ému, mais impartial, je ne puis que raconter ce que j'ai vu, et je le répète, j'ai vu le peuple de Livourne assister à une fête pareille à celles qu'on lui prodigue depuis deux ans, une fête pour les yeux, une fête où le cœur n'était pour rien.

Ceux qui écriront le contraire le savent aussi bien que moi, mais qu'importe, il faut qu'on croie à l'union des Italiens, à la reconnaissance de l'Italie.

Je ne prétends pas dire assurément que la mort de M. de Cavour n'ait pas produit une grande sensation, une impression généralement douloureuse, mais, peut-être, depuis l'évé-

nement a-t-on eu le temps de réfléchir et d'en apprécier les conséquences à un autre point de vue que celui sous lequel on l'avait tout d'abord envisagé.

Je crois ne pas me tromper en disant à Votre Excellence qu'aux premiers regrets causés par la mort de M. de Cavour a succédé un autre sentiment.

L'illustre défunt, tout en étant la personnification la plus brillante, la plus complète de l'idée italienne, était Piémontais et beaucoup d'unitaires lui reprochaient de vouloir piémontiser l'Italie.

Les Toscans, en voyant M. Ricasoli appelé à recueillir sa succession, en voyant avec lui l'élément Toscan dominer dans le Gouvernement, ont ressenti un mouvement d'orgueil très nettement prononcé et s'ils n'osent pas encore le dire, je sais qu'ils le pensent déjà : Ils vont toscaniser l'Italie.

Malheureusement, M. Ricasoli est peu sympathique à ses compatriotes et déjà ils craignent que les rudesses de son caractère ne compromettent le succès de leur cause.

Les hommes qui l'ont approché pendant sa dictature à Florence se rappellent combien alors il cachait peu son antipathie contre la France, contre l'Empereur, et ils attendent avec anxiété pour savoir si les circonstances auront exercé une influence heureuse sur ses opinions à cet égard.

Ils se souviennent entre autres de la proclamation qu'il a adressée aux Toscans en quittant Florence, proclamation qui a produit dans le temps une grande impression et dont j'envoie aujourd'hui le texte à Votre Excellence (4^e page du *Moniteur Toscan* du 1^{er} mars 1861).

De nouvelles scènes de désordre ont eu lieu à Florence à l'occasion de la cérémonie en l'honneur de M. de Cavour. Des bandes d'individus armés de pierres et de bâtons ont parcouru la ville, brisant les vitres des palais appartenant ou occupés par les personnes qui avaient suivi la procession du *Corpus Domini*.

Un grand nombre de personnages voyant la tolérance de la police et craignant pour leur vie menacée ont abandonné la ville.

Le 26 juin 1861.

L'anniversaire de la bataille de Solferino est passé, cette année, presque inaperçu à Livourne. Quelques rares drapeaux se sont seuls montrés sur le passage d'un régiment de nouvelle formation qui allait recevoir dans l'église de la Madonna le drapeau qui lui a été confié.

Cette indifférence du souvenir qui rappelle un des faits les plus glorieux de l'indépendance italienne aurait lieu de surprendre à Livourne, dont la population se montre, en toute circonstance, avide de fêtes et de cérémonies, si la cause de cette apathie ne trouvait sa source dans les changements profonds qui se sont opérés dans les esprits depuis deux ans.

Aux premiers moments de transport, d'enthousiasme et d'ivresse, le calme a succédé et avec lui la réflexion qui a permis de juger plus sainement des hommes et des choses.

Le peuple toscan qui, au début de la révolution, s'est montré plein d'enthousiasme et de patriotisme, commence aujourd'hui à s'apercevoir que son bonheur matériel a été sacrifié et que les pompeuses promesses des hommes qui l'ont poussé dans la voie nouvelle, n'ont pas été tenues. De là une apathie qui, si elle n'est pas encore hostile, est bien loin cependant du zèle des premiers jours.

La reconnaissance du Royaume d'Italie par la France a été loin de produire l'impression à laquelle on était en droit de s'attendre.

Cette nouvelle, en effet, arrivée hier soir à six heures, n'est venue surprendre personne. Ses conséquences et sa portée avaient été déjà depuis longtemps appréciées et jugées.

La musique de la garde nationale est venue à 9 heures

jouer sous mes fenêtres des morceaux de son répertoire et la foule, qu'on peut évaluer à un millier de personnes, a fait entendre à plusieurs reprises les cris de Vive l'Empereur Napoléon III! Vive Victor Emmanuel! Vive le Royaume d'Italie! auxquels j'ai répondu par le cri de Vive le Roi Victor Emmanuel! Vive le Royaume d'Italie! Ces paroles ont été couvertes par les applaudissements de la foule.

Cette démonstration, très calme et très digne du reste, a duré jusqu'à 11 heures.

Seuls quelques cris de *Viva Roma, capitale d'Italia con Venezia e anche con Nizza!* se sont fait entendre, mais ils n'ont trouvé aucun écho dans la foule qui est restée froide et silencieuse devant ces provocations.

Le 4 juillet 1861.

J'ai reçu la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 18 juin dernier sous le timbre de la Direction Politique et j'en ai pris connaissance avec le plus grand intérêt ainsi que de la dépêche adressée par Votre Excellence à M. le Comte de Rayneval le 15 juin 1861 et dont la copie m'a été envoyée.

Les journaux français et italiens ayant publié en même temps ces deux documents, j'ai pu apprécier bien vite les impressions qu'ils avaient causée.

Je dois dire à Votre Excellence que, contrairement à ce qui a eu lieu jusqu'ici, les partis, au lieu de les exploiter dans le sens de leurs espérances, de leurs rêves ou de leurs illusions, ont été, cette fois, unanimes dans leur interprétation des vues du Gouvernement de l'Empereur.

Malgré les réserves formelles contenues dans ces deux dépêches, on les a généralement considérées comme établissant en principe la suppression du pouvoir temporel du Pape.

On a discuté un instant la phrase suivante : « Nous devons continuer d'occuper Rome tant que des garanties suffisantes ne couvriront pas les intérêts qui nous y ont amenés. »

Mais à ceux qui prétendaient y voir la prolongation indéfinie du séjour de l'armée française à Rome, on a fait remarquer que comme ce n'était pas le Gouvernement du Saint-Siège qui avait à apprécier si les garanties offertes étaient suffisantes, mais bien le Gouvernement de l'Empereur seul, la question était par cela même résolue d'avance.

Si le moindre doute avait pu subsister encore, le discours prononcé au Parlement italien par M. Ricasoli dans la séance du 1^{er} juillet est venu poser et trancher la question d'une manière si nette et si précise que je ne crois pas qu'il puisse exister aujourd'hui la moindre espérance parmi ceux qui se montraient jusqu'ici les plus incrédules.

Pour tout le monde, la question du pouvoir temporel du Pape ainsi posée est irrévocablement décidée. Ce n'est plus qu'une affaire de temps et l'on s'accorde à penser que la solution ne tardera pas beaucoup.

Rome au pouvoir des Piémontais, la question de l'unité de l'Italie sera-t-elle complètement résolue? Je ne le crois pas, mais c'est matière trop grave pour la traiter incidemment. Je me réserve de le faire lorsque les émotions causées par la reconnaissance du Royaume d'Italie par la France seront un peu calmées et que le travail ardent auquel les partis se livrent en ce moment les aura amenés à prendre les résolutions que je prévois.

Le 16 juillet 1861.

On a remarqué que le drapeau aux trois couleurs portant au centre les armes de Savoie ne pouvait représenter le drapeau italien.

Les armes de Savoie avaient leur raison d'être ainsi placées lorsque le Roi Victor Emmanuel était Roi de Piémont et surtout lorsqu'il possédait la Savoie. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi, les armes de Savoie sont un anachronisme et une injure.

Il faut donc émettre, propager cette idée, la lancer dans les masses et s'en servir comme d'un moyen puissant d'agitation.

Le 8 août 1861.

Le parti Républicain redouble d'activité pour se tenir prêt en présence des éventualités qu'il prévoit. Les comités sont en quelque sorte en permanence et des émissaires ardents parcourent incessamment le pays pour réchauffer le zèle des indifférents et se rendre un compte exact de la situation générale du parti. La pétition pour l'évacuation de Rome par nos troupes l'occupe sérieusement et rien n'est épargné pour qu'elle soit couverte de signatures.

L'attitude outrageante de M. de Mérode (1) vis-à-vis du Gouvernement de l'Empereur et les derniers incidents qui en sont la conséquence ont causé une joie profonde aux Mazziniens, aux Garibaldiens, aux unitaires quand même.

Ils sont ou paraissent convaincus qu'en présence d'une situation pareille, l'occupation française ne peut continuer.

La Toscane qui avait joui jusqu'ici d'une tranquillité relative est, en ce moment, profondément troublée. De tous les côtés, dans le Lucquois, aux environs de Pise, d'Empoli, dans les Maremmes, des bandes nombreuses formées de réfractaires et de déserteurs parcourent le pays et commettent des vols dans les habitations isolées.

(1) Xavier de Mérode, prélat d'origine belge, qui fut l'âme de la résistance pontificale.

Le 20 août 1861.

Malgré l'activité déployée par le Gouvernement dans l'organisation de son armée, malgré le soin apporté dans le choix des sous-officiers, presque tous anciens soldats piémontais, les chefs ne peuvent encore compter sur leurs troupes composées d'éléments si divers.

Un officier supérieur en garnison à Livourne avec lequel je m'entretenais dernièrement de l'organisation de l'armée me disait que jusqu'ici les Provinces napolitaines n'avaient fourni qu'un trentième environ du contingent appelé sous les drapeaux et que les hommes incorporés dans les régiments se montraient insubordonnés et sans aucune des qualités nécessaires pour faire un jour de bons soldats. Aussi craignait-il qu'après la répression de l'insurrection dans l'Italie méridionale, la présence des Napolitains qui, par leur nombre, sont appelés à fournir la moitié environ du contingent général de l'armée, n'exerçât une influence pernicieuse sur le reste des troupes. Cet officier ajoutait que l'armée piémontaise dont les bons éléments pouvaient seuls résister à ces mauvais exemples, n'existe plus et a été engloutie dans les grandes masses de l'armée italienne formée d'hommes de races différentes, étrangers les uns aux autres et n'ayant d'autre lien que la discipline sévère qui leur est imposée.

Toutefois cet officier croyait pouvoir espérer que dans la première guerre qu'aurait à soutenir l'Italie, l'armée se montrerait à la hauteur de sa mission, surtout si les premiers débuts de la campagne étaient couronnés de succès et si la partie jeune et vaillante de l'armée parvenait par sa bravoure à entraîner à sa suite la partie hésitante et encore peu aguerrie.

On signe en ce moment dans toute la Toscane une pétition à Sa Majesté l'Empereur afin d'obtenir l'évacuation de

nos troupes actuellement en garnison à Rome et la réunion des États pontificaux au nouveau Royaume d'Italie. Le parti de l'action semble mettre une grande importance à cette démarche du peuple italien dont le but apparent est de venir en aide aux populations romagnoles, mais dont le but réel et caché est d'entretenir constamment une sourde agitation dans le pays et de ne laisser échapper aucune occasion de susciter des embarras journaliers au Gouvernement.

Le parti clérical semble de son côté se réveiller de sa torpeur et puiser une nouvelle énergie dans les événements qui ensanglantent le territoire napolitain.

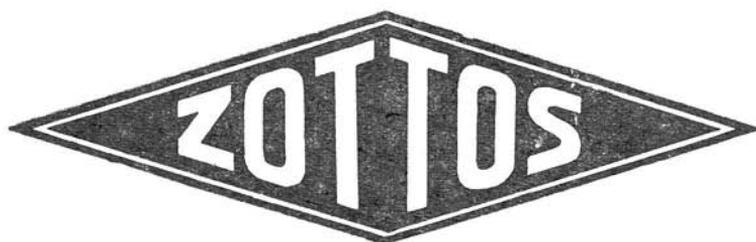
Bernard DES ESSARDS.

BRANDY V. S. O. P.

RHUM

ZIBIB

LIQUEURS



TRIPLE SEC

VERMOUTH

LIME JUICE

GIN

SIROPS

VIENT DE PARAÎTRE

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

ON A LU DANS NOS PAGES
DES EXTRAITS DE LETTRES
SI BELLES ET SI ÉMOU-
VANTES QUE LE CAPITAINE G...
ADRESSAIT A SA MÈRE. EN
VOICI LE TEXTE COMPLET

P.T. 18

Aux éditions de la «REVUE DU CAIRE»

VIENT DE PARAÎTRE

Journal
d'un Substitut de Campagne

PAR

TEWFIK EL-HAKIM

Traduit par G. WIET et ZAKI HASSAN

LE CHEF-D'ŒUVRE
DE LA LITTÉRATURE ARABE AU XX^e SIÈCLE

Pour tous ceux qui ne pouvaient pas le lire,
LA REVUE DU CAIRE met en vente
une seconde édition au prix de

P. T. 20

Aux éditions de « LA REVUE DU CAIRE »

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE
DES TABACS ET TOMBACS

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE — ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres
GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et déshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

ACTUELLEMENT

EXPOSITION

DES

Nouveautés d'Hiver

CHEZ

CICUREL

R. C. C. 26426

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Depuis un an, elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis un an tous les numéros de la *R. d. C.* ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

Aux éditions de la R. D. C.

BIR HAKIM

- Récit d'un correspondant de guerre relatant les combats de mai-juin 1942, précédé d'une lettre autographe du général Koenig.
- Brochure ornée de 41 photographies prises sur le champ de bataille, accompagnée de deux cartes, ainsi que de la reproduction photographique d'une lettre du général Rommel.
- Volume de grand format sur beau papier couché.

UN DOCUMENT HISTORIQUE COMPLET

Retenez votre exemplaire chez votre libraire
ou aux Bureaux du Comité National Français

Prix de l'édition ordinaire P.T. 18
— reliée — 35

Un nombre très limité d'exemplaires seront reliés
Prière de les réserver à la librairie Hachette (Au Papyrus)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.